Zeitschrift: Cahiers d'archéologie romande

Herausgeber: Bibliothèque Historique Vaudoise

Band: 158 (2015)

Artikel: L'architecture religieuse en Suisse romande et dans l'ancien diocèse de Genève à la fin de l'époque gothique : développement, sources et contextes : tome II

Autor: Grandjean, Marcel

Kapitel: 11.1: Les maçons et maçons-architectes du Pays de Vaud et du Bas-Valais à la fin du gothique. Partie I, Les maçons-architectes du Vieux-Chablais : de Montreux à Bagnes et à Saillon

DOI: https://doi.org/10.5169/seals-835633

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 06.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

CHAPITRE 11

Les maçons et maçons-architectes du Pays de Vaud et du Bas-Valais à la fin du gothique

Partie I

Les maçons-architectes du Vieux-Chablais: de Montreux à Bagnes et à Saillon

Fig. 784. L'église Saint-Maurice du Châble. Le clocher, élevé dès 1488 par Jean Vaulet-Dunoyer, et le chœur commencé en 1503, peut-être par Pierre Guigoz, et terminé vers 1534 (photo Jean-Marc Biner, vers 1978).

Introduction

Ce chapitre est tiré de *Vallesia*, XXXIII (Mélanges André Donnet) 1978, pp. 239–254: corrigé et complété tout spécialement pour le Bas-Valais et Sion.

Jusqu'à présent, nous avons esquissé l'histoire des principaux maçons-architectes surtout d'origine non locale qui se sont installés dans le Pays de Vaud médiéval tout spécialement ou qui y ont travaillé, et nous avons essayé de circonscrire autant que possible leur activité. Cela fait, il nous reste à parler des architectes qui y ont eu un impact certain ou un certain impact et dont, pour l'heure en tout cas, rien ne laisse croire que, pour la plupart, ils venaient de très loin.

Suivant leur implantation topographique, ceux qui marquent le Pays de Vaud au XVe siècle et au 1er tiers du XVIe forment trois grands groupes, assez bien caractérisés: celui de Lausanne et de son évêque, celui de Payerne, de La Broye et de La Glâne, et celui du Vieux-Chablais et du Bas-Valais. Sur chacun de ces groupes se sont exercées des influences qui sont mieux connues: à Lausanne, celle du Piémont – pour l'architecture civile et militaire – et de Genève; dans La Broye, celle de la Franche-Comté et celle de Genève; dans le Vieux-Chablais, également un peu celle de Genève, capitale de la Savoie du Nord. Les maçons que nous allons regrouper géographiquement sont donc déjà au centre de mouvements interactifs et ne représentent pas une «culture» exclusivement autochtone; ils révèlent, au mieux et en sourdine, les talents de générations encore ancrées dans le terroir et marquées moins directement que les autres par les toutes dernières modes et, de ce fait, paradoxalement capables de créations parfois originales, mais provinciales bien sûr.

Des survivances traditionalistes et des apports étrangers dans le diocèse de Sion

Il convient de rappeler, comme l'a montré Gaëtan Cassina dans un chapitre fondamental de la récente monographie de la commune de Vercorin[1], que le Valais romand et le Haut-Valais dépendent encore jusque dans le dernier quart du XVe siècle pour leurs monuments religieux les plus importants (cathédrale Notre-Dame du Glarier à Sion, terminée en 1499[2]; églises de Loèche, vers 1480–1514, et de Géronde, vers 1490–1505), du système gothique archaïsant repris de Notre-Dame de Valère du XIIIe siècle, rattaché lui-même aux grandes cathédrales gothiques romandes[3]. Ils présentent donc des piliers composés, mais dans une morphologie simplifiée et plus moderne,

Fig. 785. Sion, la cathédrale Notre-Dame. Vue intérieure vers l'est: la nef terminée en 1499 et le chœur reconstruit en 1947 (photo Jean-Marc Biner).

Fig. 786. L'église du couvent des Carmes de Géronde, à Sierre: le chœur vers 1490-1505 (photo Bernard Dubuis).

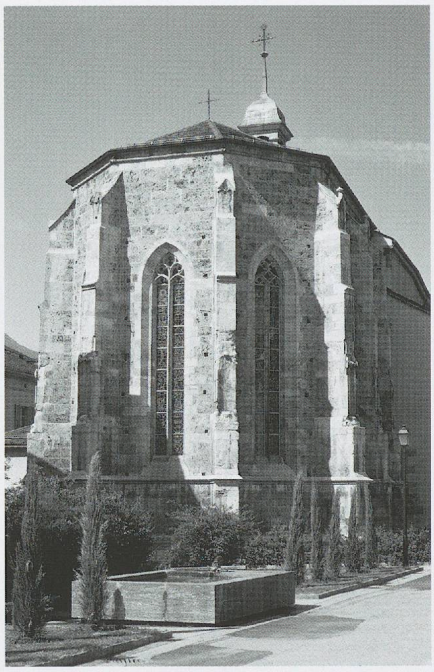


Fig. 787. L'église Saint-Théodule à Sion. Le chevet avec ses contreforts à ressauts, enrichis de niches (photo MG).

Fig. 787 b. L'église Saint-Théodule à Sion. La voûte du chœur flamboyant, ouvrage d'un maître Walser, avant 1502, terminé en 1514 (photo MG).

du type prismatique, qui groupent des colonnes à chapiteaux avec «tailloirs» superposés pour meubler les corbeilles – avatars finaux de ces chapiteaux, avant leur abandon pour un temps au profit de la pénétration directe des nervures dans les murs ou les supports (fig. 785–786)…

La vraie modernité n'apparaîtra que dans la partie orientale du diocèse de Sion, à partir du début du XVIe siècle, avec le «flamboyant» apport valsésien, ou plus précisément walser, dont l'un des premiers jalons se voit à Sion même, tout à côté de la cathédrale, dans la voûte du chœur de l'église Saint-Théodule (avant 1502/1514), où se rencontrent d'ailleurs encore supports composés et chapiteaux (fig. 787 et 788). Ce magnifique chapitre, plus particulièrement haut-valaisan, centré sur la belle personnalité d'Ulrich Ruffiner, très soigneusement réétudiée récemment, sort en grande partie de notre domaine proprement dit[4].

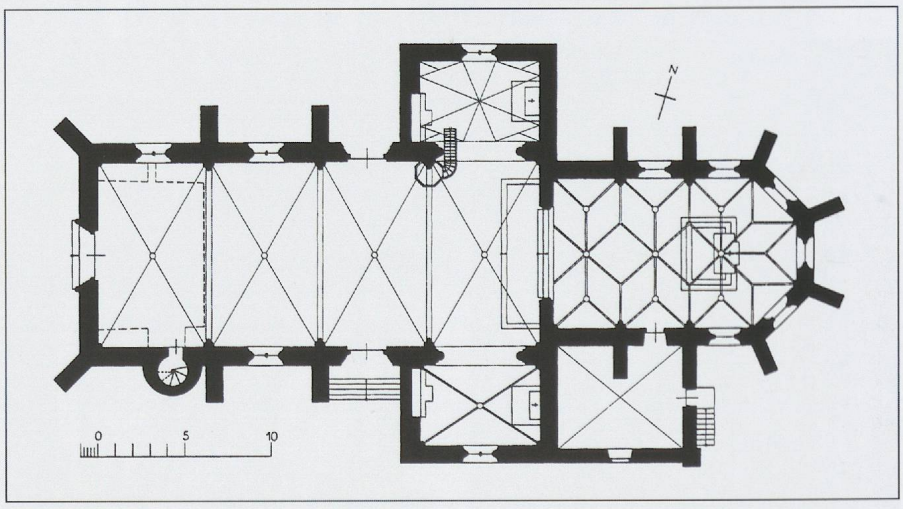


Fig. 788. L'église Saint-Théodule à Sion. Plan de l'église dans son état actuel (publié dans André Donnet, *Sion, Guide SHAS/Sedunum Nostrum*, 1984).

Le cas exceptionnel du Vieux-Chablais

L'architecture de l'époque flamboyante n'a pas laissé de vestiges spectaculaires dans la partie valaisanne du Vieux-Chablais, hormis au Châble à proximité, alors que celle qui dépend du canton de Vaud se révèle nettement plus riche, en tout cas à partir du milieu du XVe siècle. Contrairement à ce qu'on croit souvent, le Vieux-Chablais, cette région située entre le Haut-Léman et la cluse de Saint-Maurice – maintenant partagée entre Vaud et Valais – a vraiment possédé à la fin du gothique une architecture propre, présentant des caractères bien définis et une valeur particulière. Comme elle est restée très mal connue, il nous a paru bon, sans entrer dans une analyse trop longue, de rassembler ses témoins dispersés et parfois mal conservés, remaniés ou même déplacés, en essayant de les attribuer, sur des bases documentaires sûres, à des artisans précis, qui, nous le verrons, ont l'avantage d'être des praticiens régionaux, à la fois architectes et maçons, comme d'habitude à cette époque en Suisse romande, d'où le nom que nous leur avons donné à tous: maçons-architectes.

Avant de parler de cet apport tardif du Vieux-Chablais à l'architecture régionale, il est nécessaire de rappeler ses antécédents, notamment l'existence d'un monument agaunois apparemment secondaire et un peu délaissé, en fait vraiment seigneurial par ses origines: très isolé dans le cadre de cette région par sa typologie et son exécution, il s'avère exceptionnel pour son époque, la décennie avant le milieu du XVe siècle.

La chapelle de Félix V dans l'abbatiale de Saint-Maurice d'Agaune. – Installée très probablement vers 1439/1444 dans l'ancien bas-côté sud de l'église romane pour servir de «reliquaire»[5], elle est utilisée actuellement comme partie du corridor à l'étage de la clôture conventuelle (fig. 789 b). Dans un long espace de 13,60 m sur 3,50 m, il en reste de visible quatre croisées d'ogives simples aux clefs armoriées, avec formerets, reposant sur dix culots semi-octogonaux dont deux seuls sont sculptés (feuillage très vivant, «chien» et «lion» mordant un os?) (fig. 790-791). Le profil des nervures, hiérarchisé, montre des doubleaux avec tore à listel déjà flanqué de gorges-tores, et des ogives avec tore à listel, puis gorges et biseaux. Plus sommairement traitées, les clefs de voûte figurent toutes des motifs héraldiques sculptés et peints en rapport avec la Maison de Savoie, à commencer par les armes pontificales de Félix V, tenues par deux anges (fig. 789 a); puis celles d'apparat de Savoie, avec casque à cimier et lambrequins, entourées de devises FERT alternant avec deux lacs d'amour; ensuite l'écu de Savoie brisé d'un lambel de Louis de Savoie, duc dès l'élection de son père Amédée VIII à la papauté en 1439, sous le nom de Félix V; enfin l'écu de Savoie, engrelé, de Philippe, son troisième fils, mort en 1444 ou 1452[6].

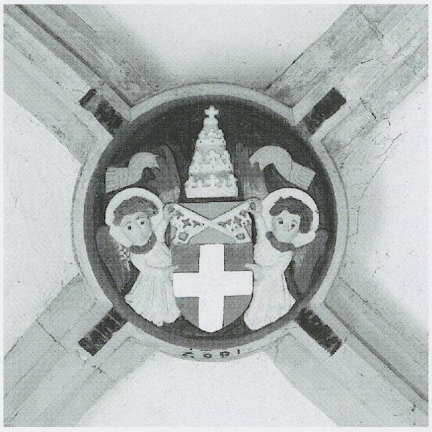


Fig. 789 a et b. L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. La chapelle de Félix V (vers 1439/1444), sur l'ancien bas-côté sud de l'église romane: clef aux armes du pape Félix V et vue des voûtes (photos Jacques Lathion).

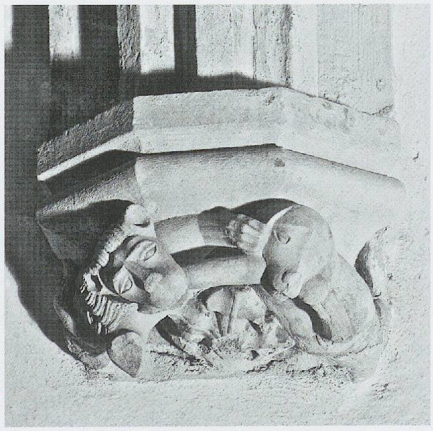


Fig. 790–791. L'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune. La chapelle de Félix V (vers 1439/1444): culot à feuillages et à chien et lion (?) se disputant un os ou un anneau (photos Frédéric Boissonnas, CIG/BGE).

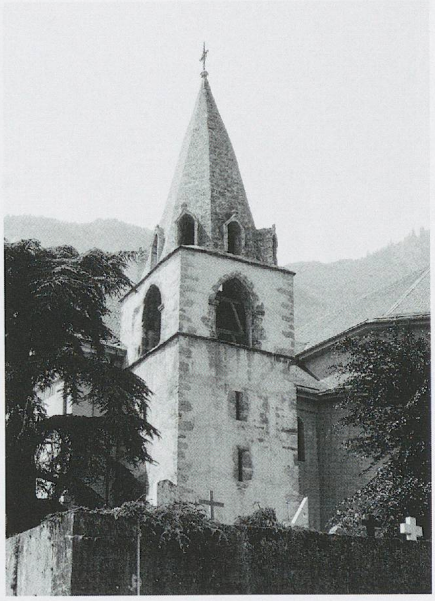


Fig. 792. L'église Saint-Hippolyte de Vouvry. Le clocher à flèche de pierre avec huit lucarnes basses, par le maçon Falco Gallien, de Vouvry même, dès 1436 (photo MG, 1978).

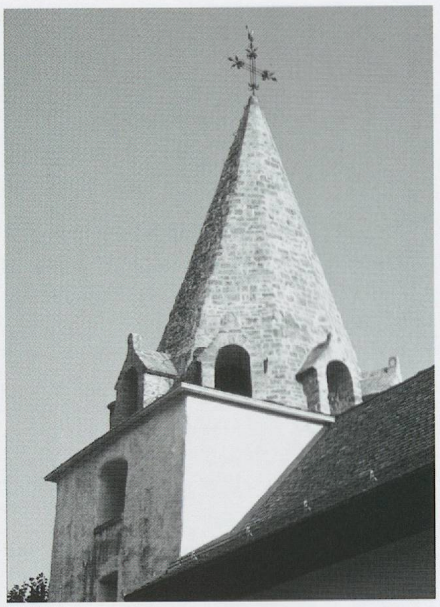


Fig.793. L'église Saint-Jean-Baptiste de Chardonne. Le clocher datant probablement de la fondation de l'église, 1419–1421 (photo MG, 1985).

Mais nous ne savons pas quels sont les artisans qui ont construit cette chapelle. Il est toutefois loisible de penser à des maîtres issus du chantier de Ripaille, jusqu'alors aux mains d'Amédée VIII, pour lequel travaillent encore en 1434 de nombreux maçons, sous la direction de Perrin Rolin, orfèvre genevois et intendant des travaux de Thonon et de Ripaille, et sous la surveillance d'Aymonet Cornyaux, maître des œuvres ducales, maçons venus sans doute en partie de Genève et de sa région. Parmi eux figurent Amédée Carles, qui y exécute explicitement deux escaliers en vis et des cheminées, et Pierre Vertier, en tout cas l'escalier en vis de la maison du doyen; parmi ces Genevois figure même un Parisien, Colin de Villier[7].

* * *

Pour en revenir aux apports du Vieux-Chablais lui-même, constatons que, si les indices documentaires dont nous disposons sur place ne suffisent pas pour proposer une attribution certaine en ce qui concerne la chapelle de Félix V, ils nous renseignent pourtant sur l'existence de quelques maîtres locaux, et notamment de *Falco Gallien*, de Vouvry, auteur dès 1436 du clocher avec flèche de pierre de plan octogonal de son église paroissiale[8], ouvrage

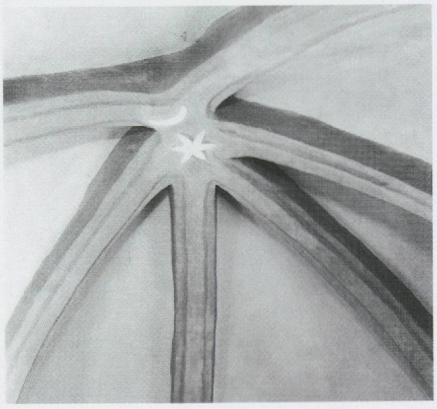


Fig. 794. L'église Saint-Hippolyte de Vouvry. La clef du portail avec le monogramme «ihs» sculpté, de 1436 environ (photo MG, 1978).

Fig. 795. L'église Saint-Théodule d'Ormont-Dessus (Vers-l'Eglise). Détail de la voûte d'ogives du chœur (photo MG, 1967).

Fig. 796. L'église Saint-Théodule d'Ormont-Dessus à Vers-l'Eglise, filiale d'Ormont-Dessous (Cergnat), consacrée en 1456 par l'évêque de Sion, sans doute après sa reconstruction. Vue du sud-ouest (photo MG, vers 1980).

artisanal, intéressant pourtant, et qui a pu jouer un rôle dans la formation d'un autre maître de Vouvry, beaucoup plus important, Jean Vaulet[9] (fig. 792 et 794). Notons qu'il est très rare de pouvoir dater avec précision les clochers à flèche de pierre du XVe siècle: le seul qui puisse entrer en ligne de compte est à l'*église de Chardonne*, construite, comme filiale de Corsier-sur-Vevey, en 1419–1421 ou après[10] (fig. 793): il en subsiste seulement le chœur à croisée d'ogives surmonté de la tour, dont la flèche est beaucoup plus fruste également que celles de l'âge d'or de ce type, mais déjà, comme à Vouvry, avec les huit lucarnes caractéristiques[11] (voir ci-dessous, pp. 469 sq).

L'église Saint-Théodule d'Ormont-Dessus (Vers-l'Eglise). – Reste à parler de cette église, œuvre à la fois assez fruste mais ambitieuse, simple filiale d'Ormont-Dessous (Cergnat), et en partie indépendante seulement depuis 1482[12]. Consacrée en 1456 par l'évêque de Sion, sans doute après une profonde reconstruction, et dotée alors d'indulgences pour subvenir à sa conservation[13]; restaurée vers 1960, elle offre une allure très gothique bien qu'alpestre et malgré de nombreux réaménagements (fig. 796): un clocher-porche massif mais soigné, avec quatre grandes baies en arc brisé sur bandeau continu, et petit chœur à abside, mesurant dans œuvre 5 m de longueur totale, de largeur et de hauteur, couvert d'une seule voûte à six nervures sommaires, dont l'implantation n'est pas très rigoureuse (fig. 795), et sans formerets. Importante en fait, parce qu'elle constitue la plus ancienne abside de ce type en Chablais actuellement. Il s'agit certainement de l'ouvrage d'un maçon régional, au courant des procédés gothiques bien sûr, mais pas forcément de Falco Gallien. Cherchait-il à concurrencer l'église d'Ormont-Dessous, la paroissiale, et surtout son chœur, resté archaïsant avec sa croisée d'ogives sexpartite inspirée de celle de Saint-Paul de Villeneuve?

Un grand pas est accompli dans le Vieux-Chablais à partir de la fin du XVe siècle surtout: des maîtres d'œuvre locaux, bien expérimentés pour la plupart, se partagent l'exécution d'une bonne partie des principales constructions religieuses, de Vevey à la vallée de Bagnes (Vevey, Montreux, Villeneuve, Aigle, Ollon, Bex, Vouvry, Vollèges et Le Châble), sur lesquelles nous sommes, une fois n'est pas coutume, relativement bien renseignés, à l'exception pourtant de ce qui concerne la rénovation de Saint-Maurice d'Aigle.

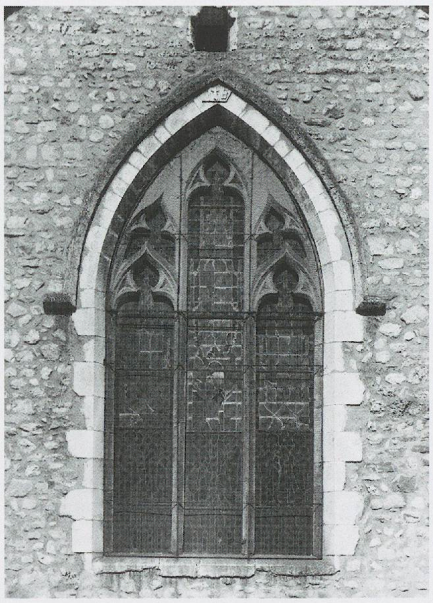


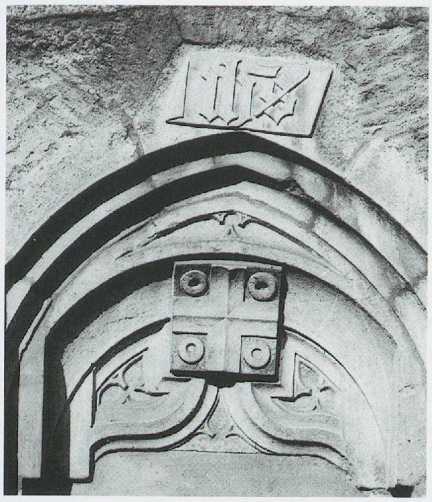
Fig. 797. L'église Saint-Paul de Villeneuve. La fenêtre orientale de 1460 par Jean Vaulet-Dunoyer (photo Claude Bornand).

Jean Dunoyer alias Vaulet, de Vouvry, le «maître des beaux clochers»

Le plus ancien des grands maîtres d'œuvre connus installés dans la plaine du Rhône chablaisienne, Jean Vaulet-Dunoyer, s'affirme aussi comme l'un des plus importants et des plus originaux parmi les architectes régionaux, bien que nous ne connaissions que certains aspects, fort limités, de son activité d'architecte. Des documents irréfutables permettent de recomposer l'ensemble de sa carrière, que l'usage de deux noms de famille, ceux de Vaulet et de Dunoyer (Dou Noier ou De Nuce), cachait malencontreusement[14], et l'étude stylistique de ses œuvres bien identifiées, en mettant en évidence l'unité de son inspiration, amène à enrichir quelque peu, par comparaison, la liste des travaux qu'il est possible de lui attribuer.

La grande fenêtre du chœur de Saint-Paul à Villeneuve. – La carrière de Jean Vaulet-Dunoyer, s'il s'agit réellement d'une seule personne et non de deux, père et fils, portant le même prénom, est l'une des plus longues que nous ayons rencontrées au XVe siècle, puisqu'elle s'étale sur une quarantaine d'années. Sous le nom de Jean Vaulet, il exécute en 1460 la grande fenêtre axiale du chœur de Saint-Paul de Villeneuve[15], ouvrage mineur si l'on veut, mais qui donne le ton de son œuvre entière, mêlant déjà un thème classique et même franchement archaïsant, celui de la fenêtre comme en dalle ajourée

Fig. 798–799. L'église Saint-Hippolyte de Vouvry. Les vitraux de la fenêtre orientale: à gauche Guillaume Bernardi, abbé de Saint-Maurice jusqu'en 1496, présenté à saint Maurice et, à droite, Jean Vaulet-Dunoyer, maître maçon, au pied du banneret de Vouvry, vers 1488/1496 (photo Guy Turro) et détail du vitrail de Vouvry donnant l'inscription complète (photo Jean-Marc Biner).



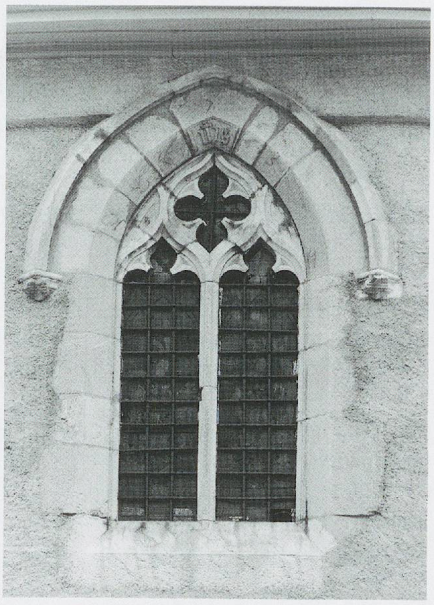


Fig. 800. L'église Saint-Hippolyte de Vouvry. Une des portes, murée, de l'ancienne nef probablement, aux armes anciennes de la commune, par Jean Vaulet-Dunoyer, vers 1493 (photo Jean-Marc Biner).

Fig. 801. L'église Saint-Hippolyte de Vouvry. La clef de voûte du chœur aux armes anciennes de la commune, de 1488 environ (photo Jean-Marc Biner).

Fig. 802. L'église Saint-Hippolyte de Vouvry. L'extérieur de l'ancienne fenêtre du chœur, vers 1488, par Jean Vaulet-Dunoyer (photo Jean-Marc Biner).

en triplet (voir fig. 201 et 202), à des détails flamboyants utilisés de manière fort originale[16] (fig. 797). Dès 1471, il est attesté sous le nom de Jean «De Nuce» à Vouvry, où il possède en tout cas, quelques années plus tard, une maison et où apparaît, en 1473, l'un de ses fils qui porte le même prénom que lui[17].

L'ancien chœur de Vouvry et les clochers de Saint-Maurice du Châble et de Saint-Martin de Vevey. – Ses œuvres sûres datent surtout des deux dernières décennies du XVe siècle. Il construisit alors, sous le nom de Jean «Dou Noier» ou «De Nuce», le chœur de l'église Saint-Hippolyte de Vouvry, dont le travail lui fut payé en 1488, comme le prouve une quittance datée, ouvrage explicitement confirmé par l'inscription du vitrail de la fenêtre du chœur qu'il offrit vers ce temps-là à son église paroissiale[18] – «maître Jean Dunoyer de Vouvry a fait faire cet ouvrage, lequel maître Jean, de sa propre main, l'a construit» (fig. 798-799) – cas exceptionnel qui témoigne bien du statut social qu'il avait atteint. A part cette baie, il ne resterait du chœur qu'une clef de voûte aux armes anciennes de Vouvry, encastrée dans un mur (fig. 801). Sur place, il commença en 1493 la reconstruction de la nef de la même église – démolie et réédifiée en 1819-1822 – qui ne semble pas avoir été voûtée quant à elle[19], dont il ne subsisterait qu'une porte richement conçue et frappée aux mêmes armes (fig. 800 et voir Documents n° 6).

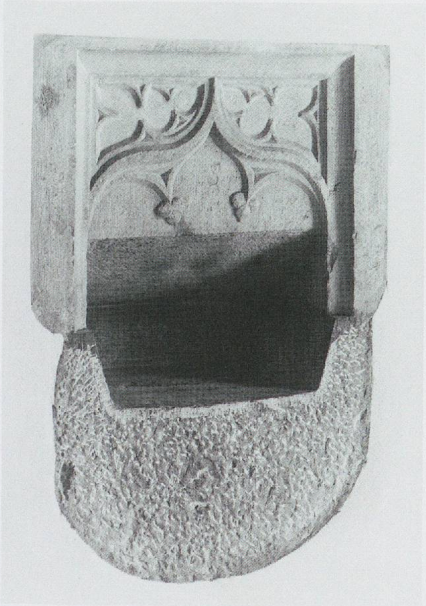


Fig. 803 a. L'église Saint-Martin de Vevey. Le décor du bénitier du porche, 1497–1498, par Jean Vaulet-Dunoyer (photo Claude Bornand).

Fig. 803 b. L'église Saint-Martin de Vevey. La niche au-dessus du portail, 1498, par Jean Vaulet-Dunoyer (photo Claude Bornand).

Fig. 804. L'église Saint-Maurice du Châble. L'inscription donnant la date 1488 au bas du clocher (photo Jean-Marc Biner).

Entre-temps, il avait travaillé au chœur de Saint-Maurice du Châble, dans la vallée de Bagnes – où une fenêtre, celle du sud, pourrait bien être un vestige de son ouvrage[20] (voir fig. 821) – et il avait surtout élevé l'imposant clocher commencé en 1488 ou peu avant, selon l'épigraphie (fig. 804 et voir fig. 784), mais dont les derniers paiements ne s'effectuèrent qu'en 1494, 1495 et 1496, au nom de Jean *«De Nuce alias Valet»*, et dont une cloche date encore de 1504[21] (Voir *Annexes*, Documents n° 6). Jean Vaulet vaqua aussi en 1493–1494 à Chillon à des ouvrages non déterminés[22]. Sa dernière œuvre certaine, exécutée également sous le nom de Jean Vaulet, est la partie inférieure du clocher-porche de Saint-Martin de Vevey, en 1497 et 1498 – cette dernière date est aussi rappelée par l'épigraphie (fig. 803 b) – à laquelle collaborèrent ses fils, dont l'un s'appelait Simple, et qu'il ne termina pas lui-même[23] (voir pp. 508-512). Jean De Nuce est attesté encore en novembre 1499 comme maçon et syndic de Vouvry, au sujet d'un procès avec La Tour-de-Peilz, et peut-être même jusqu'en 1508[24].

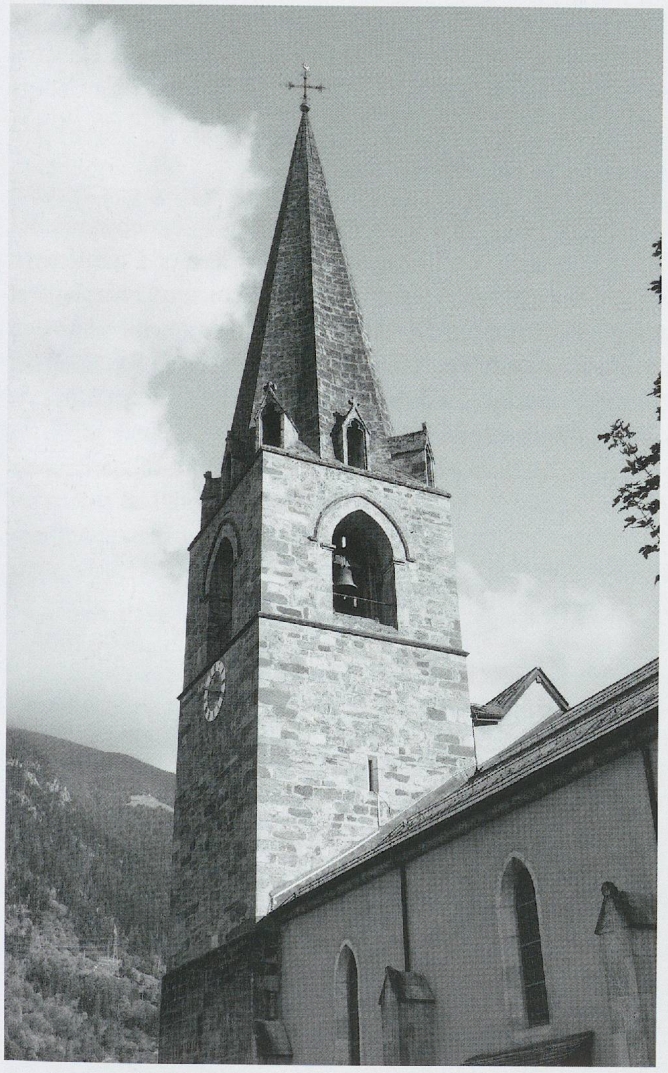
L'analyse de sa manière propre – mais il en a une parfois classique ou presque[25] – permet de lui attribuer, avec beaucoup de probabilité, d'autres œuvres. Cette manière peut se définir ainsi: en ce qui concerne le traitement particulier des détails, des moulures, Vaulet-Dunoyer n'hésite pas à distordre les éléments flamboyants, comme les trilobes, pour les adapter à un cadre

Fig. 805. L'église Saint-Vincent de Montreux. Le haut du clocher de 1460-1470 environ, vu depuis le village, attribuable à Jean Vaulet-Dunoyer (photo MG, 2011).

Fig. 806. L'église Saint-Martin de Vollèges. Le clocher, après 1456–après 1507, attribuable à Jean Vaulet-Dunoyer: vue en plongée (photo Guy Turro, 2011).

donné: à la fenêtre de Saint-Paul de Villeneuve (voir fig. 797), au bénitier et à la niche du portail de Saint-Martin de Vevey (fig. 803 a et b); il n'hésite pas non plus à rompre la régularité des voussures dans les portails et les portes en mêlant, comme à Vevey et à Vouvry, arc surbaissé, arc brisé, arc en anse de panier et arc en accolade plus ou moins prononcée (fig. 801 et voir fig. 800). Malgré la dureté de la pierre employée et comme Falco Gallien déjà, il affectionne, pour ses baies surtout, la décoration par des inscriptions courtes ou des dates, souvent dans des cartouches (Le Châble, Villeneuve, Vouvry, Vevey), par des armoiries (Vouvry, Vevey), ou par des croix de Saint-Maurice (Montreux, Vevey, Bex, Brent), ce qui restera l'un des traits communs et caractéristiques des maîtres maçons du Vieux-Chablais.

Les clochers des églises de Montreux, de Vollèges, du Châble et de Bex. – C'est surtout l'étude approfondie de la composition architecturale des clochers qui sont explicitement son œuvre au Châble (fig. 807, 808 b et voir fig. 784) et à Vevey – même s'il n'acheva pas ce dernier – qui permet de lui attribuer toute la série des grands et beaux clochers élevés durant la seconde moitié du XVe et au début du XVIe siècle dans le haut bassin lémanique, soit celui de Saint-Vincent de Montreux, qui doit dater de 1460-1470 environ[26] (fig. 805), celui de Vollèges, aussi dans la vallée de Bagnes, commencé après 1456 et non achevé en 1507[27] (fig. 806), et surtout celui de Saint-Clément de



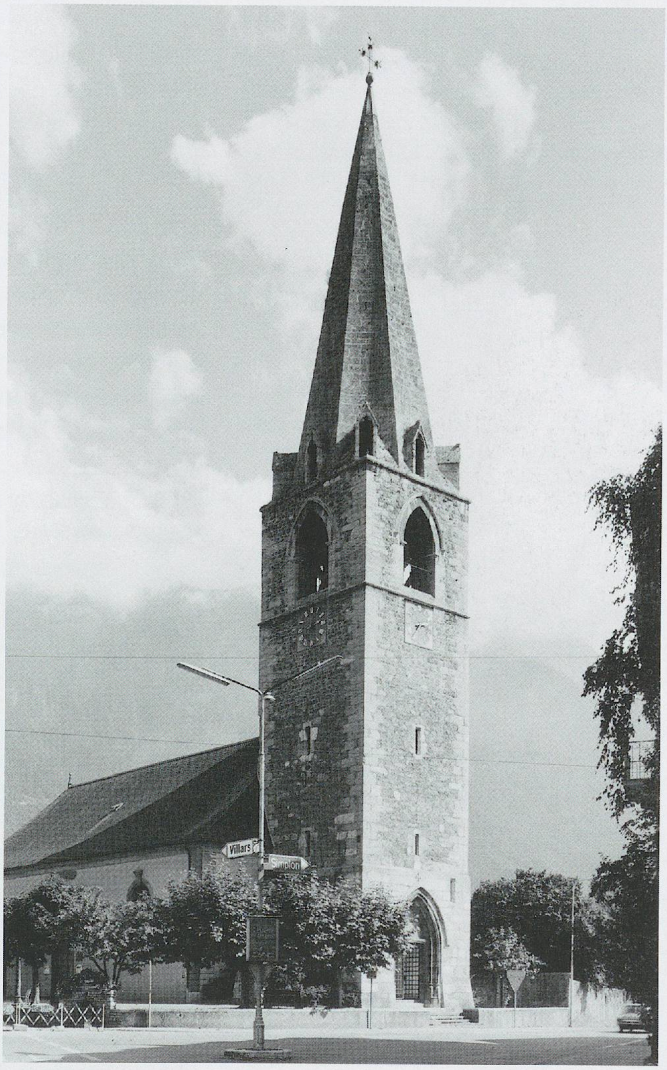


Fig. 807. L'église Saint-Maurice du Châble. Le haut du clocher vers 1494–1496 et détail du couronnement (photo MG, 2011). Voir aussi la fig. 808 b.
Fig. 808. L'église Saint-Clément de Bex. Le clocher, 1501 – vers 1511/1513, attribuable à Jean Vaulet-Dunoyer: vue du nord-ouest (photo Claude Bornand, vers 1978).

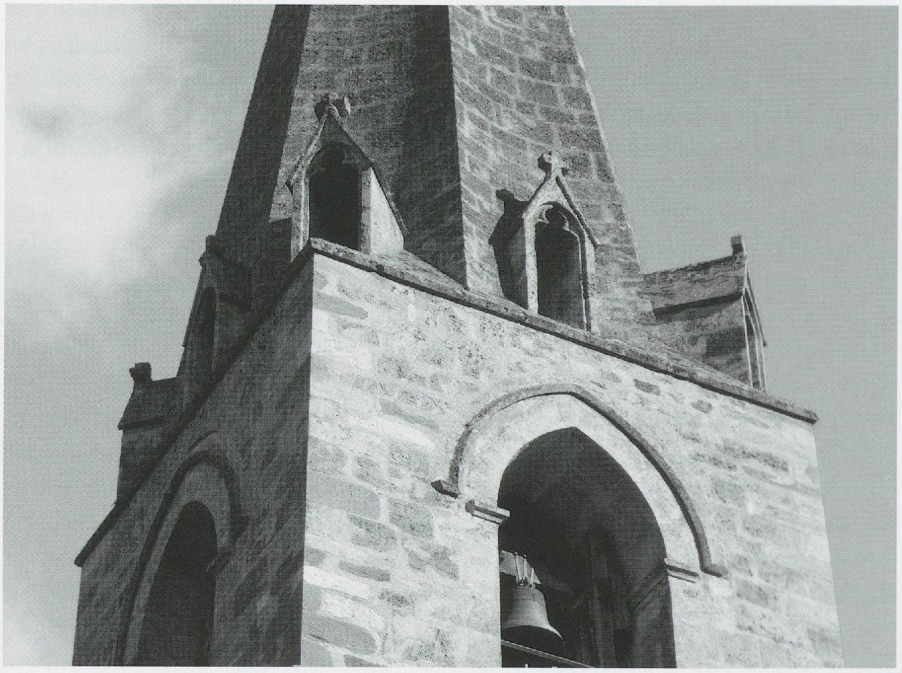


Fig. 808 b. L'église Saint-Maurice du Châble. Le haut du clocher vers 1494–1496 et détail du couronnement (photo MG, 2011). Voir aussi la fig. 784.

Bex, véritable chef-d'œuvre – l'architecte Henri Perregaux disait déjà qu'il «l'emporte sur les autres par les proportions et le travail»[28] – dont les débuts remontent, selon l'inscription de son portail, à 1501 («MCCCCCI») (fig. 808 et voir fig. 815).

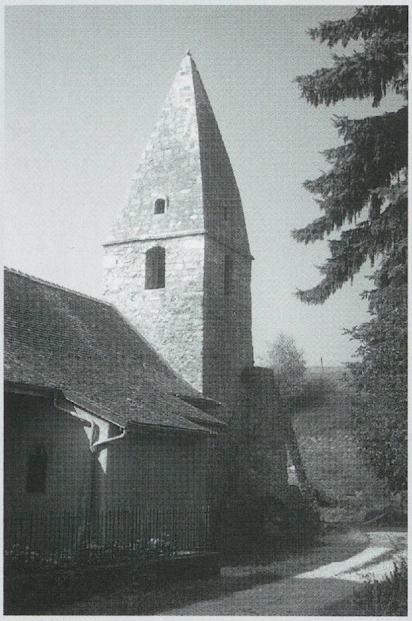
Ces clochers ont tous pour traits communs une *flèche de pierre* de plan octogonal, finement agencée, avec des facettes concaves – exceptionnelles dans nos régions à cette époque[29] – huit lucarnes en bâtière et à gâble avec acrotères, le plus souvent des croix, et des baies de beffroi sans remplage et sans ébrasement, protégées par une archivolte-larmier avec terminaisons en équerre, comme celui de la grande fenêtre de Villeneuve (voir fig. 797), et s'appuyant sur un bandeau continu. Seul le clocher de Montreux n'a pas de trilobes sous les rampants des lucarnes.

Les clochers à flèche de pierre dans nos régions (voir fig. 1120)

Bien connus dans l'ouest de l'arc alpin durant tout le Moyen Age, notamment en Dauphiné[30] et dans la vallée d'Aoste[31], et à un moindre degré en Franche-Comté[32], les clochers à flèche de pierre offrent dans nos régions des aspects qui paraissent pour certains originaux ou même d'inspiration très étrangère, dans la mesure où ils n'ont pas été reconstruits[33]. Les «flèches» ou plutôt les «toits» les plus élémentaires, en simples pyramides plus ou moins effilées, sont encore représentés à Orny VD et à Serrières NE, sans qu'on puisse vraiment leur attribuer une date qui corresponde à leur degré d'évolution (fig. 809).

Les flèches de plan octogonal les plus simples ont des facettes plates et déjà huit lucarnes à Chardonne VD et à Vouvry VS pour les plus anciennes datées (voir fig. 792 et 793). Elles atteignent un haut degré de raffinement avec les œuvres valaisannes exécutées dans l'orbite d'Ulrich Ruffiner, plus tardives, spécialement à Saint-Germain de Savièse (vers 1515 et après 1524), où les flèches à facettes concaves s'appuient sur un toit pyramidal bien affirmé (fig. 810) mais aussi, en moins monumental, à Ardon (dès 1525) et à Mollens (Saint-Maurice-de-Laques, 1531–1532) et, avec des clochetons comme en Val d'Aoste[34], uniquement à Lens (1535–1537).

Les compositions les plus complètes, non seulement à huit lucarnes mais encore à facettes concaves, sont celles que nous attribuons à Jean Dunoyer, bien



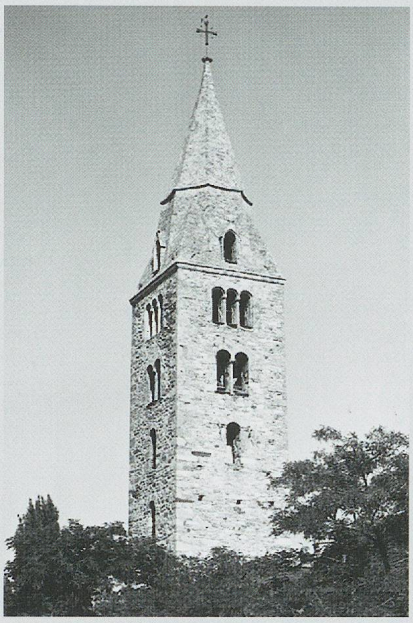


fig. 809. L'église d'Orny, paroissiale de La Sarraz. Le clocher simplement pyramidal, après 1416 (photo MG, 1985).

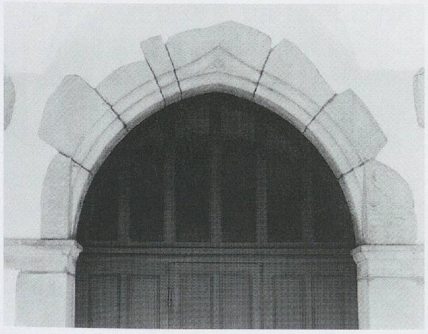
Fig. 810. Le clocher de Saint-Germain de Savièse VS par Ulrich Ruffiner (vers 1515 et après 1524) (photo MG, vers 1970).

localisées dans le Haut-Léman et dans le Vieux-Chablais, qui ont été présentées dans ce chapitre. Il en existe ou existait aussi, tout à fait à part et méconnue, une petite série sur les rives du lac de Neuchâtel, à quatre pignons soulignant les doubles bâtières et à flèche de pierre à huit facettes – les seules qui soient munies de gargouilles – dont il a été question plus haut: insolites et difficiles à dater mais sans doute bien antérieures, elles ressortissent à des domaines plus nordiques, spécialement romans et romano-gothiques rhénans (voir pp. 441–443).

Le cas de la paroissiale de la Madeleine à Genève, hors des courants habituels, a déjà été traité avec cette église (voir pp. 61-62). D'autres montrent des variantes assez opposées parfois également dans la tour même (Cergnat, Orsières, Sion, etc.). Sur les principaux types, voir la carte générale, fig. 1120.

Rappelons ici qu'une série de clochers lémaniques plus récents, inspirés de ces «beaux clochers», mais dont les flèches n'ont pas été construites ou ont été supprimées, devaient se voir aussi à Villeneuve (démolie au XVIIIe siècle), à La Chiésaz (1523) et à Saint-Saphorin (vers 1521) (voir fig. 402, 404 et 405).

L'attribution du clocher de Montreux (voir fig. 805), un peu moins travaillé peut-être que les autres, notamment pour les lucarnes, ce qui s'expliquerait par une date plus précoce, ne repose que sur l'étude du beffroi et de la flèche, le porche ayant été entièrement remanié à l'intérieur. En revanche, l'identification de l'auteur du clocher de Saint-Clément de Bex, ou au moins de l'atelier qui y travailla, s'appuie quant à elle non seulement sur les similitudes du couronnement et de la flèche de pierre avec ceux du Châble, mais aussi sur celle, presque complète, qui lie le portail intérieur de Saint-Clément de Bex à celui de Saint-Martin de Vevey, mais non à celui de La Chiésaz, déjà évoqué, très proche pourtant (fig. 811-812, et voir fig. 406): tous deux montrent un arc brisé à deux cavets, dont l'extérieur, relevé par des contre-courbes, se termine en pointe plus aiguë pour laisser la place à un petit trilobe flamboyant, et les retombées de l'arc pénètrent directement dans les sommiers carrés formant comme des montants verticaux. L'analogie s'étend



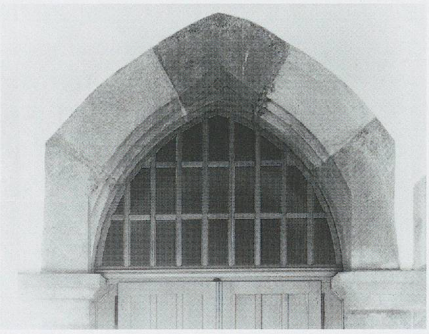
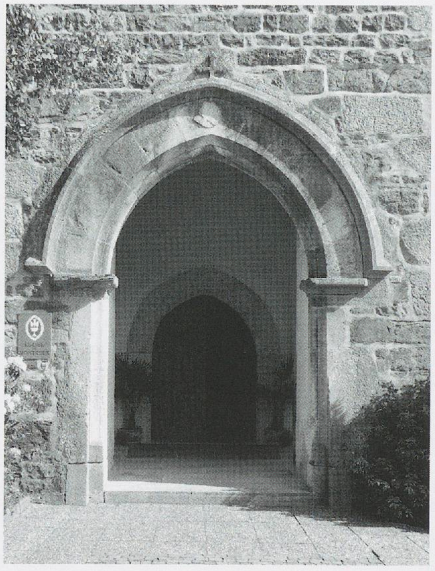
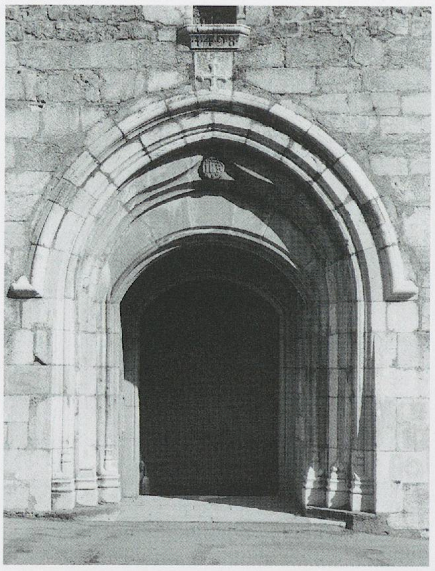


Fig. 811. L'église Saint-Martin de Vevey. Le portail intérieur du clocher-porche, 1497–1498, par Jean Dunoyer (photo Claude Bornand).

Fig. 812. L'église Saint-Clément de Bex. Le portail intérieur du clocher-porche, 1501, attribuable à Jean Vaulet-Dunoyer (photo Claude Bornand).





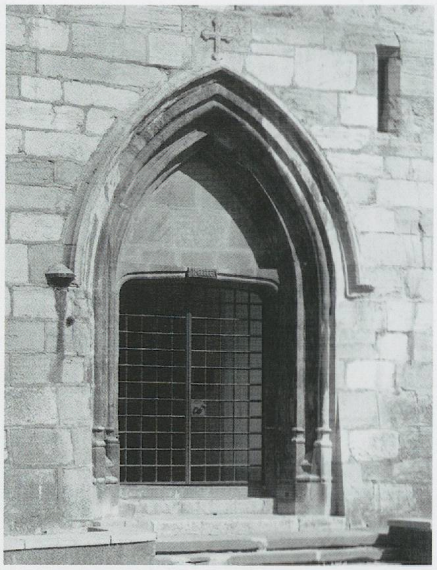


Fig. 813. L'église Saint-Vincent de Montreux. Le portail extérieur du clocher-porche, attribuable à Jean Dunoyer (photo MG, 2011).

Fig. 814. L'église Saint-Martin de Vevey. Le portail extérieur du clocher-porche, 1497-1498, par Jean Dunoyer (photo Claude Bornand).

Fig. 815. L'église Saint-Clément de Bex. Le portail extérieur du clocher-porche, 1501, attribuable à Jean Dunoyer (photo Claude Bornand).

aux «chapiteaux» en forme d'impostes moulurées d'un bandeau sous-tendu d'un cavet.

Les portails extérieurs – celui de Bex beaucoup plus classique que celui de Vevey – ont tous deux des archivoltes-larmiers qui se terminent en équerre et culminent en une croix de Saint-Maurice (fig. 814-815), alors que la composition de celui de Montreux, plus simple, pourrait être le modèle de celle des baies du beffroi; il est timbré d'un écu savoyard et, comme ceux de Vevey et de Bex, sommé d'une croix (fig. 813).

Un agencement identique rapproche les escaliers ménagés dans les murs des deux clochers, notamment sous la forme de longues rampes rectilignes avec éclairage dans l'axe montant, bien que celui de Vevey prenne naissance actuellement au premier étage et que celui de Bex parte du niveau du sol. Le clocher de Bex a dû être entrepris, sinon terminé, par Jean Dunoyer, qui était donc encore en vie en 1501, selon toute vraisemblance. Il allait être achevé en 1511 apparemment, année où l'on discutait de la participation aux frais de l'érection de la tour et de la fonte des cloches pour mener le travail à bien; il l'était en tout cas en 1513, puisqu'on fondit cette année-là la grosse cloche qui y existe toujours[35].

Si Jean Dunoyer-Vaulet est assurément, et ce titre suffirait amplement à sa renommée, le «maître des beaux clochers» du Vieux-Chablais et du Bas-Valais, il est malheureusement difficile de lui attribuer d'autres grandes œuvres architecturales. En revanche, une petite église de la commune de Montreux également pourrait relever du savoir-faire de ce maître ou de son équipe.

L'église de Brent. – Il s'agit de la construction du chœur de cette filiale de Montreux, où l'on fonde une messe en 1519[36] et dont le patronat appartenait au duc de Savoie, la nef ayant été agrandie du côté nord en 1709–1711, mais non au sud[37] (fig. 816). D'ampleur modeste (5,50 m sur 5,50 hors œuvre), ce chœur se couvre d'une seule croisée d'ogives en tuf, où l'on retrouve le profil à simples cavets – mais sans formerets ni contreforts – et le type simplifié de la fenêtre à «écoinçons» pleins de Vouvry, avec archivolte-larmier terminée en retours d'équerre et sommée d'une croix de Saint-Maurice. Pour sa part, l'archéologue médiéviste Peter Eggenberger constate à Brent une facture analogue à celle des murs bas du clocher-porche de Saint-Martin à Vevey, construit par Dunoyer. Quant au clocher-arcade à une baie qui surmonte la partie originale du pignon de la façade, c'est l'un des rares exemples qui subsisterait du Moyen-Age dans nos régions (fig. 817, et voir pp. 526-527).

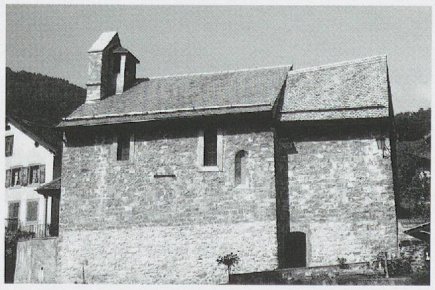


Fig. 816. L'église de Brent (Montreux). La face sud du début du XVIe siècle (photo MG, 1984).

L'église priorale Saint-Maurice d'Aigle. – Nous ne pouvons pas en finir avec la carrière de ce maître sans poser le problème de la grande église de *Saint-Maurice d'Aigle*, sur laquelle nous sommes très mal renseignés. Toutes les conditions favorables existaient chronologiquement, sociologiquement – Dunoyer était alors le seul maître qu'on connaisse à s'occuper de construction religieuse dans la région – et topographiquement, Aigle n'étant à vol d'oiseau qu'à six kilomètres de Vouvry, pour que la rénovation de cette église ait pu être l'un de ses ouvrages. «L'église du Cloître», comme on l'appelle, était celle d'un prieuré qui fut longtemps objet de contestation entre l'abbaye de Saint-Maurice et le monastère bénédictin de Saint-Martin d'Ainay à Lyon. Elle est attestée dès le milieu du XIIe siècle et dans son état actuel, elle pourrait receler encore des éléments de l'édifice primitif[38] (fig. 818).

La nef de type basilical, longue de 22 m et légèrement trapézoïdale, est flanquée de chapelles irrégulières, voûtées en berceaux transversaux et formant comme des bas-côtés au sud et au nord, sauf à l'ouest où elles s'appuient du côté du vaisseau sur des piles rondes. Elle a été remaniée après la conquête bernoise de 1475, peut-être à la suite de destructions de guerre et sans doute sur l'ordre donné par LL. EE. de Berne en 1482: «An Tschachtlan zuo Alyen das er fürer daran si, das er die kilchen und das Hus baw»[39]. Elle a reçu alors quatre croisées d'ogives, profilées en tore à listel puis cavets et chanfeins, sauf les doubleaux à simples mais larges cavets, retombant avec les formerets sur des culots moulurés et dont les clefs portent le monogramme «ihs», l'Agnus Dei, les armes de Berne, ville impériale, et celles de Thomas Schöni, gouverneur d'Aigle de 1482 à 1486[40], dont l'écu est déjà de type «italien» (fig. 820). Quant au chœur, presque entièrement reconstruit, il pourrait être légèrement plus tardif, mais cela même n'est pas certain. Mesurant dans œuvre 14 m sur 7,50 et 9 m de haut, et un peu plus élevé que la nef, il paraît imposant en soi bien que caché en partie par l'arc triomphal; il comporte une travée droite à croisée d'ogives, édifiée peut-être sur les murs de l'ancien chœur rectangulaire, avec clef à «ihs», et un sanctuaire semi-octogonal, où les nervures en pénétration dans les six colonnes engagées se rejoignent en une clef timbrée des armes de Jean Fournier de Marcossey, protonotaire apostolique, peut-être prieur d'Aigle vers 1480[41]. L'église est devenue le temple réformé en 1528 et a subi de nombreuses restaurations, la dernière terminée en 1977; notons surtout que les remplages des fenêtres du chœur en ont été recomposés lors de la plus importante, en 1899–1900[42].

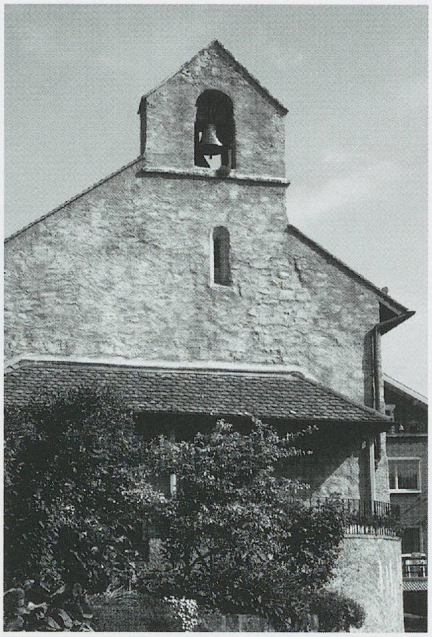


Fig. 817. L'église de Brent (Montreux). La façade à clocher-arcade, élargie au XVIIe siècle (photo MG, 1984).

Fig. 818. L'église Saint-Maurice d'Aigle. L'intérieur, vers l'est, voûtes de la nef et chœur dès 1482 probablement (photo Louise Decoppet).

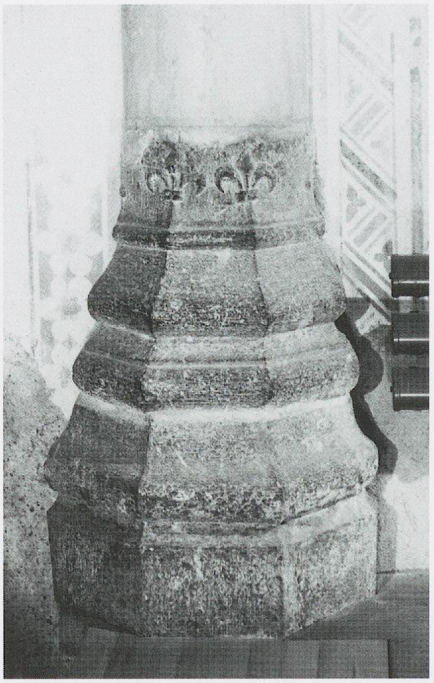


Fig. 819. L'église Saint-Maurice d'Aigle. Base et socle du chœur (photo Emmanuel Gay, Aigle).

Fig. 820. L'église Saint-Maurice d'Aigle. La clef de voûte aux armes de Thomas Schöni, gouverneur de 1482 à 1486 (photo Jean-Marc Biner).

Ce qui pourrait faire penser à la main de Jean Vaulet-Dunoyer dans cette reconstruction, c'est d'une part l'utilisation non traditionnelle de la pierre, qu'on reconnaît dans les bases prismatiques des colonnes engagées du chœur, établies parfois selon un schéma nettement pyramidal, unique dans cette région, et d'autre part les velléités de décoration – spécialement sous la forme de fleurs de lys taillées en relief au départ du fût d'une des colonnes (fig. 819). Le profil à simple cavet des doubleaux du chœur et de la nef, rare dans les œuvres majeures de l'architecture flamboyante vaudoise, avait sans doute des correspondants dans une croisée d'ogives, presque contemporaine, de l'église de Vouvry, dont subsiste la clef de voûte déjà mentionnée, qui montre aussi, quant à elle, quelque analogie avec celle qui porte les armes du gouverneur Schöni à Aigle (voir fig. 801 et 820). Force nous est cependant de laisser la question ouverte et de ne proposer l'attribution de la reconstruction de Saint-Maurice d'Aigle à Jean Vaulet-Dunoyer que comme une hypothèse de travail.

La mention d'un «maître maçon d'Aigle», attesté comme expert en 1497 lors de la construction du clocher de Saint-Martin de Vevey, que les textes distinguent bien de Jean Vaulet-Dunoyer[43], ne jette pas une lumière particulière sur ce problème; tout au plus indique-t-elle qu'un autre maître d'œuvre, estimé au moins régionalement, avait déjà élu domicile à Aigle, à la fin du XVe siècle: serait-ce Pierre Guigoz ou plutôt Jacques Perrier? Mais rien ne prouve que ce maître ait participé lui-même auparavant à la reconstruction de l'église d'Aigle ou, dans un autre ordre d'idées, à celle du château, presque contemporain, que les textes attribueraient à un certain maître bernois prénommé «Urs», vers 1488–1489[44].

Sur l'instigation de Marcel Dechavassine, on a fait de Jean Dunoyer le prototype du maçon faucigneran expatrié – selon cet auteur, il descendrait d'une famille originaire de Samoëns – tel que l'histoire en rencontrera beaucoup par la suite[45]. La question paraît mal posée. Que des Dunoyer, directement originaires de Samoëns, vivent dans le Vieux-Chablais à l'époque qui nous occupe, rien n'est plus certain[46], mais ce Jean Vaulet-Dunoyer de Vouvry n'est pas lui-même un maçon migrant, ou un descendant direct, seul fait qui pourrait avoir de l'importance: Dechavassine remarquait d'ailleurs déjà que la famille De Nuce existait à Vouvry dès avant 1320 pour le moins, selon toute vraisemblance, et, quant à nous, nous savons en tout cas que Pernet De Nuce, père d'un Jean De Nuce justement, est déjà en 1448 l'un des notables de Vouvry[47]. L'origine faucigneranne lointaine, même si elle était avérée, ne signifierait plus rien au degré d'assimilation atteint par le maçon Jean Vaulet-Dunoyer, et il n'est toujours pas prouvé que Samoëns, pépinière de maçons, ait exporté au XVe siècle d'autres artisans que des charpentiers et même un menuisier réputé[48]. Les premiers maçons de cette origine ne seraient signalés à Lavaux qu'à partir de 1564[49].

Pour conclure à propos de Jean Vaulet-Dunoyer, il convient de souligner l'étroit rapport existant entre l'activité de ce maître et l'étendue des biens et des territoires chablaisiens de l'abbaye de Saint-Maurice d'Agaune, dont il dépendait partiellement au temporel comme habitant de Vouvry, dans une entité politique éclatée à partir de 1476 (Savoie, Berne, Valais): Bagnes, comme Vouvry et comme Saint-Maurice d'Aigle, si l'on tient notre hypothèse de travail pour plausible, relevait à un titre ou à un autre de Saint-Maurice, qui avait aussi son mot à dire à Villeneuve d'ailleurs par le biais de l'administration de l'hôpital Notre-Dame qui lui avait été confiée en 1375.

Ajoutons qu'on a pensé également à ce maçon pour les deux armoires murales du chœur à *Saint-Maurice du Châble* VS, toutes deux en accolade avec tympan frappé d'un «ihs», flammé pour celle de la travée droite – peut-être le premier tabernacle[50]. Pour nous, ils paraissent tous deux de la même main et pourraient être attribués soit à Jean Dunoyer, soit à Pierre Guigoz dont nous allons parler (voir fig. 835).

Pierre Guigoz, à Ollon puis à Aigle, et son fils Jacques Guigoz

Le chœur de Saint-Maurice du Châble. – Quelle que soit l'origine de la famille Guigoz, qui reste controversée, des rapprochements de dates et de lieux permettent de supposer que le maçon Pierre Guigoz a connu Jean Vaulet-Dunoyer et peut-être même qu'il a été formé par lui. D'une part, des Guigoz étaient installés à Vouvry, patrie de Vaulet, en 1471 déjà[51], et, d'autre part, lorsque Jean Vaulet reçut paiement de son travail au clocher de l'église Saint-Maurice du Châble, en 1495, l'un des syndics de Bagnes était lui-même un Pierre Guigoz[52].

L'origine de Pierre Guigoz n'est malheureusement pas donnée en 1503, au moment où il s'engage à rénover ou à agrandir le chœur de cette même église du Châble, explicitement «à une voûte bonne et forte avec une croisée d'ogives de pierre de taille et deux voûtains, une nervure («filet») au milieu»: cette dernière précision, si nous la comprenons bien, évoquerait déjà l'abside telle qu'on la voit aujuourd'hui[53]. Le chœur actuel, resserré à cause de la présence de l'imposant clocher, commencé vers 1488 par Dunoyer, et d'une nef plus ancienne, se distingue en tout cas par son plan inhabituel, à abside semi-polygonale avec un angle axial, mais aussi par ses fines nervures à doubles cavets, rares dans la région, qui retombent sur des colonnes engagées. Il avait conservé une partie de ses fenêtres anciennes à remplages réparés en stuc, peut-être de deux époques, mais ils ont été entièrement remplacés à la dernière grande restauration de 1974–1982[54] (fig. 821 et voir fig. 784).

De toute façon, ce chœur de bonnes dimensions – 9 m de long sur 8 de large – mérite qu'on s'y arrête car il est particulier non seulement par la forme de son abside mais aussi par son type de couvrement (fig. 822 et 824): la travée droite possède une croisée d'ogives normale, alors que le sanctuaire, borné uniquement à l'abside à quatre pans de murs, en montre une seconde, à cinq nervures. Ce chœur se rapproche donc de la solution rencontrée à l'église des Ollières (Haute-Savoie) en 1508, mais, au Châble, cette croisée d'ogive, un peu à l'étroit, s'appuie directement sur les colonnes engagées et non sur le doubleau, et compte une nervure en plus, axiale, étant donné la composition rare de l'abside (voir fig. 209).

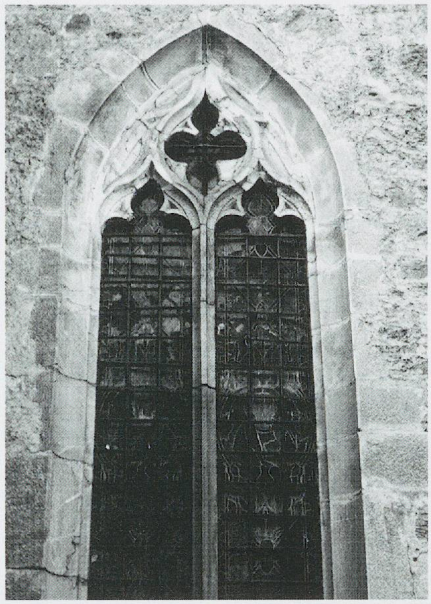
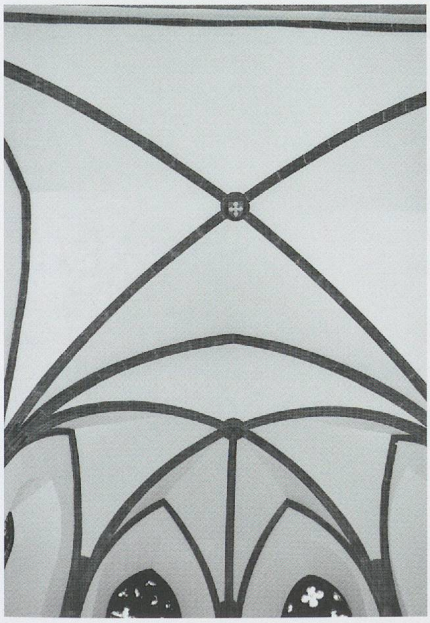


Fig. 821. L'église Saint-Maurice du Châble. La fenêtre sud du chevet dans son état ancien (photo MG).



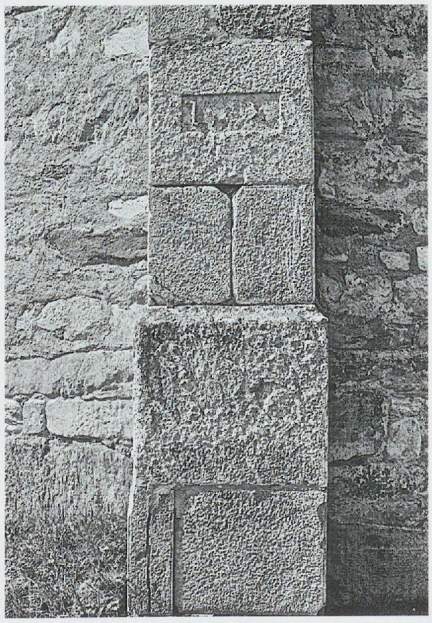


Fig. 822. L'église Saint-Maurice du Châble. Les voûtes du chœur, 1503/1534 (photo Patrick Bérard, 2014).

Fig. 823. L'église Saint-Maurice du Châble. La date partielle visible sur le contrefort du chevet «15.4» (photo Jean-Marc Biner, vers 1980).

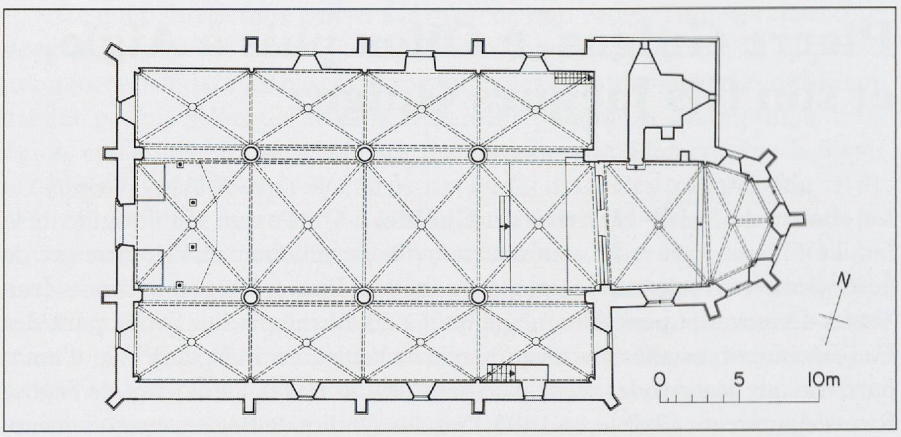


Fig. 824. L'église Saint-Maurice du Châble. Le plan actuel: clocher de 1488 par Jean Dunoyer, chœur de 1503/1534, nef de 1519–1520 par Pierre Guigoz (Charles Zimmermann et Nico Sneiders, Monthey, et J.-C. Balet).

Reste la question de sa datation. Deux arguments déjà émis viennent pourtant contrecarrer l'idée que la convention de 1503 a été exécutée alors telle que prévue: le premier c'est que l'un des contreforts de ce chœur portait la date de 1534 selon Emile Wick, qui l'a lue en 1868, mais où ne se distingue plus que «15.4», de moins en moins nettement (fig. 823); le second, c'est que les armes de l'évêque de Sion Adrien 1er de Riedmatten, qui occupa ce siège de 1529 à 1548, se voient à la clef de voûte dans un écu italianisant et se lisaient également sur un ancien vitrail[55]: le chœur actuel pourrait-il donc être plus tardif que la nef… ou seulement son achèvement? La toute dernière restauration, sans fouilles, n'a pas permis de se faire une opinion plus sûre, pour l'instant[56].

Le dernier chantier de l'église, qui concerne la reconstruction de la nef, due également à Pierre Guiguoz, sera étudié ci-dessous pp. 477-482.

Fig. 825 a et b. L'église Saint-Victor d'Ollon. Base et socle des deux supports à l'est de la chapelle de Chastonay, de 1512, attribuables à Pierre Guigoz (photo Claude Bornand).

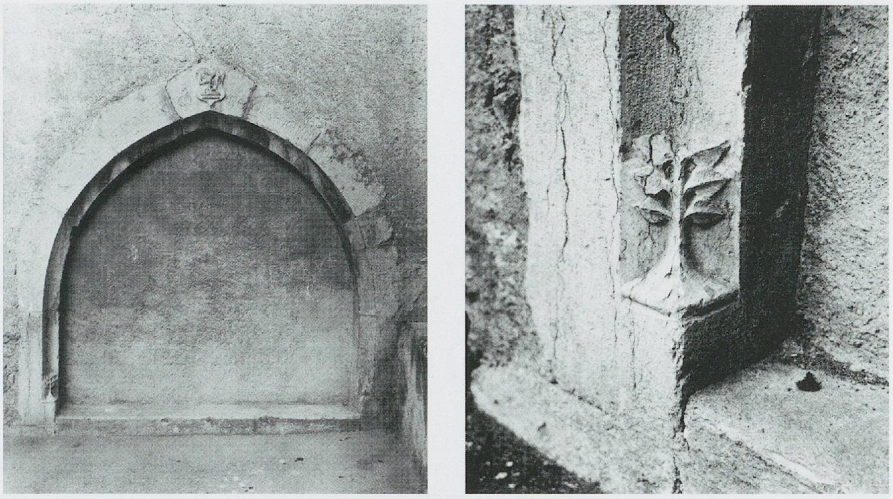


Fig. 826 a et b. Ollon. L'encadrement de la porte murée de l'ancien ossuaire ou du cimetière attribuable à Pierre Guigoz et détail (photos Claude Bornand, avant 1978, et MG, 1967).

La chapelle de Chastonay à l'église Saint-Victor d'Ollon. – Pierre Guigoz apparaît en 1515 seulement comme habitant d'Ollon, où il possède d'ailleurs une maison, ce qui implique qu'il s'y était établi quelque temps auparavant[57]. Ce fait et des rapprochements stylistiques avec des détails d'œuvres bien identifiées, ainsi la décoration, rare, en croix de Saint-Maurice des congés aux cavets coupant les arêtes des portes à la nef du Châble, qui est son œuvre comme nous allons le voir, permettent de lui attribuer sans trop d'hésitation la chapelle de Chastonay à l'église Saint-Victor d'Ollon justement, datée 1512 par l'épigraphie, architecturalement très sobre et de modestes dimensions – 3,90 m de côté environ – mais délicatement travaillée: la simple croisée d'ogives y repose sur des supports engagés, moulurés, comme les nervures, de deux grands cavets et munis de hautes bases ornées de divers motifs (inscriptions, tête de fou, tête d'ours, feuilles, croix de Saint-Maurice) (fig. 825 a-b), et la clef de voûte finement sculptée montre, dans une couronne festonnée et entrelacée d'une banderole, un écu contourné aux armes de Chastonay, qui se retrouve sur les supports (fig. 827). Une inscription «Deo Gloria» timbre le haut de la fenêtre nord de la chapelle, à simple lancette trilobée[58].

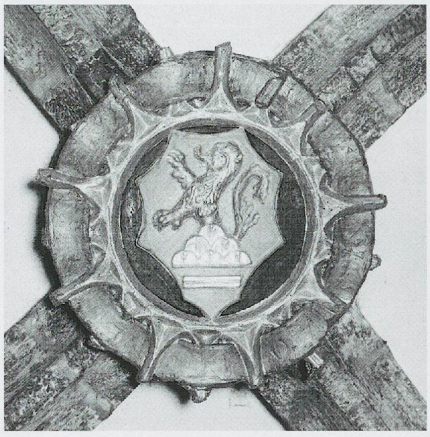


Fig. 827. L'église Saint-Victor d'Ollon. La clef de voûte de la chapelle de Chastonay, de 1512, attribuable à Pierre Guigoz (photo Claude Bornand).

De la même main semble sortir la porte de l'ancien *ossuaire* ou de l'ancien cimetière d'Ollon qui, murée, donne encore sur la place au sud de l'église et développe, autour d'un écu original, lui aussi aux armes de Chastonay, le texte significatif: «PAX VIVIS ET REQUIES DEFUNCTIS»[59]. Elle comporte pareillement des congés à feuille dressée (fig. 826 a-b).

Les nefs des églises de Montreux et du Châble. – Vers cette époque, ou même avant, Guigoz avait sans doute travaillé également à la nouvelle *nef de Saint-Vincent de Montreux* (voir p. 229). Sa date traditionnelle – 1507 – est erronée, puisqu'elle a été entreprise en fait vers 1512, selon un document retrouvé récemment, ce qui correspond mieux à la fondation de la chapelle de Gingins en 1513 qui, elle, en occupe les deux travées orientales du collatéral sud et qui a dû être construite en même temps (voir p. 229); elle était terminée en tout cas avant 1519[60]. Construite en tuf dans ses articulations structurelles, et non en molasse comme cette chapelle et le chœur, elle trahit en outre un tout autre esprit et une tout autre main. Ressortissant en élévation plus au type de la «Halle» qu'à celui de la «Stufenhalle» (fig. 829 et voir fig. 407b), elle est beaucoup plus sobre avec ses arcades en plein cintre – nouveauté pourtant à l'époque dans nos régions (voir pp. 658-659) – aux arêtes émoussées en cavet-talon, et ses piliers cylindriques, dont une petite partie se poursuit en saillie pour rejoindre les nervures profilées à simples cavets; leur liaison le plus souvent élémentaire pourrait relever d'un maître du Vieux-Chablais comme Pierre Guigoz, qui connaissait bien cet

Fig. 828. L'église Saint-Vincent de Montreux. Détail d'arcades au nord de la nef, 1513/1519, attribuable à Pierre Guigoz (photo MG, 2013).

Fig. 829. L'église Saint-Vincent de Montreux. Les arcades nord de la nef, 1513/1519, attribuable à Pierre Guigoz (photo Claude Bornand).

édifice (fig. 828); il le prend en tout cas expressément comme modèle en 1519, lorsqu'il passe convention avec les autorités de Bagnes pour reconstruire la nef de Saint-Maurice du Châble (voir Document n° 16)[61]. La nef lémanique mesure dans œuvre 20 m de long sur 8 à 9 m de large, 16 à 17 m en y comprenant les collatéraux, et 9 m de haut et compte quatre travées, chacune de 5 m environ; cette nef ajoutée à la profondeur du chœur donne 36 m de longueur totale, et, hors œuvre, 47 m, si l'on compte la longueur du clocher.

Comme celle de Montreux, la nef de *Saint-Maurice du Châble* en vraie «Stufenhalle» aligne trois vaisseaux parallèles, éclairés seulement par les fenêtres des collatéraux et par les baies occidentales peu développées, toutes simplement en lancette, et reliés par des arcades en arc légèrement brisé, contrairement à Montreux où ils sont en plein cintre (fig. 828 à 830). Ces arcades reposent sur des piles cylindriques avec des bases de même forme – en pierre dure et non en tuf comme à Montreux; là, comme il vient d'être dit, le pilier se poursuit dans le mur pour recevoir directement les nervures des voûtes alors qu'au Châble le couvrement à croisées d'ogives, aussi à simples cavets, repose sur des culots. Ces derniers avaient été remaniés vers 1902 en même temps qu'on ajoutait des chapiteaux aux piliers: le tout a retrouvé, lors de la grande restauration de 1974–1982, la sobriété d'origine que montrait un dessin d'Emile Wick de 1868[62] (fig. 831-832). Les retombées des arcades sur les piles présentent une solution très empirique pour relier un carré posé sur

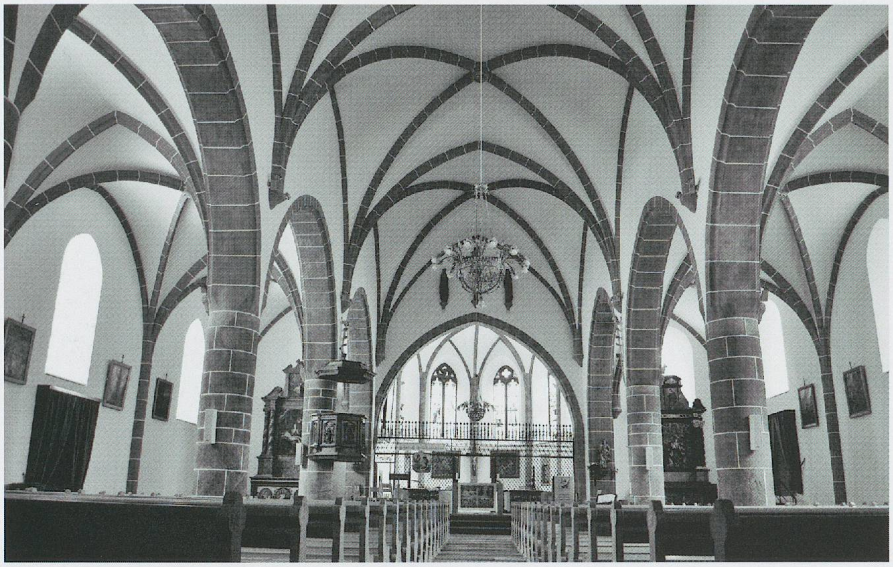


Fig. 830. L'église Saint-Maurice du Châble. L'intérieur de la nef de 1519-1520 par Pierre Guigoz: vue vers le chœur (photo Patrick Bérard, 2013).

un cercle, un peu comme à la nef de Montreux, soit presque en pénétration directe, bien moins travaillée que celles «à la franc-comtoise», qu'on voyait déjà vers 1467 à Estavayer FR et encore en 1490 à Notre-Dame de Môtiers-Travers NE (voir fig. 487 et 628).

La grande nef du Châble, couverte d'une ample toiture à deux pans et coupée du chœur préexistant par un arc triomphal trapu ne dépassant pas la hauteur de ses arcades, mesure dans œuvre 28,50 m de long sur 9,30 de large, 20 m en y comprenant les collatéraux, et compte quatre travées, profondes de 7,30 m environ. Ajoutée à la longueur du chœur, elle donne presque 40 m de longueur totale, pas loin des 42 m que compte la collégiale d'Estavayer, ce qui représente l'une des dimensions les plus fortes parmi les grandes églises paroissiales de nos régions, bien que ses dispositions divergentes ne le laissent pas sentir d'emblée. Toutes deux sont sans clocher-porche (voir fig. 816: plan). Elle montre une grande sobriété, même dans sa modénature – les nervures, qui sont à doubles cavets dans le chœur, restent simples dans la nef et les collatéraux – mais elle s'offre pourtant le luxe de quelques séries d'éléments décoratifs discrets: monogramme «ihs» ou croix de Saint-Maurice timbrant le corps de certains contreforts (fig. 834); simples croix, croix de Saint-Maurice ou étoile dans des disques sommant leurs bâtières, inspirées

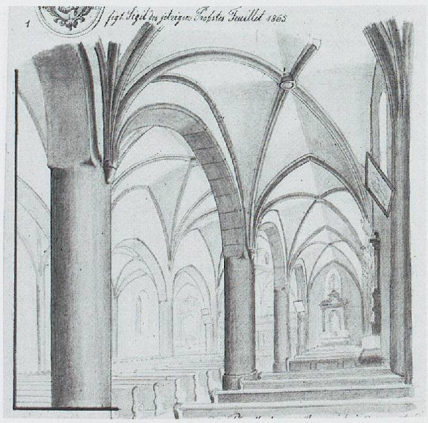


Fig. 831. L'église Saint-Maurice du Châble. L'intérieur du collatéral sud de 1519-1520 par Pierre Guigoz. L'état en 1868 (dessin d'Emile Wick, Bibliothèque de l'Université de Bâle).

Fig. 832. L'église Saint-Maurice du Châble. L'intérieur du collatéral sud de 1519-1520 par Pierre Guigoz. L'état actuel, après la restauration terminée en 1982 (photo Jean-Marc Biner).

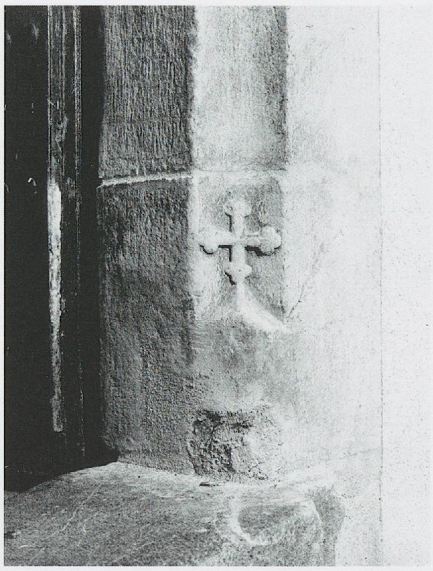


Fig. 833. L'église Saint-Maurice du Châble. Le congé en croix de Saint-Maurice de la porte nord de la nef vers 1519–1520 (photo Jean-Marc Biner).

Fig. 834. L'église Saint-Maurice du Châble. Le monogramme «ihs» timbrant un contrefort de 1520 (photo MG, 2011).

de Saint-Paul de Villeneuve et non de Saint-Vincent de Montreux; monogrammes «ihs» et «ihs»/«m[ari]a» entrelacés sur les portes latérales; têtes humaines et croix de Saint-Maurice sur les bases des portes (fig. 833), et la date de 1520 – «M°CCCCC°XX°» – sur le portail en arc brisé avec moulures toriques se recoupant au sommet selon la mode gothique tardive[63] (fig. 836): cette date prouve cette fois-ci de façon irréfutable que la convention a bien été exécutée totalement et sans délai pour la nef, contrairement à ce qui s'est peut-être passé pour le chœur. A gauche de la date est taillé une sorte d'écu montrant un cercle sommé d'une croix et un casque de profil pour cimier:

Fig. 835. L'église Saint-Maurice du Châble. Le premier tabernacle mural du chœur (photo MG, 2011).

s'agit-il des armes du maître d'œuvre lui-même? Nous n'en sommes pas sûr, mais on doit noter qu'une branche de la famille Guigoz portait des armes apparentées comprenant notamment un cœur surmonté d'une croix[64].

Comme déjà dit (voir p. 474), les deux armoires murales au nord du chœur, toutes deux en accolade avec tympan frappé d'un «ihs», flammé pour celle de la travée droite – peut-être le premier tabernacle – paraissent de la même main et pourraient être attribuées soit à Pierre Guigoz soit à Jean Dunoyer (fig. 835).

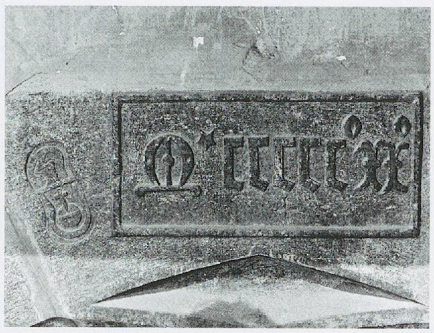


Fig. 836. L'église Saint-Maurice du Châble. La date de 1520 («M°CCCCC°XX°») et la «marque» de la famille Guigoz (?) au sommet du portail occidental (photo Jean-Marc Biner).

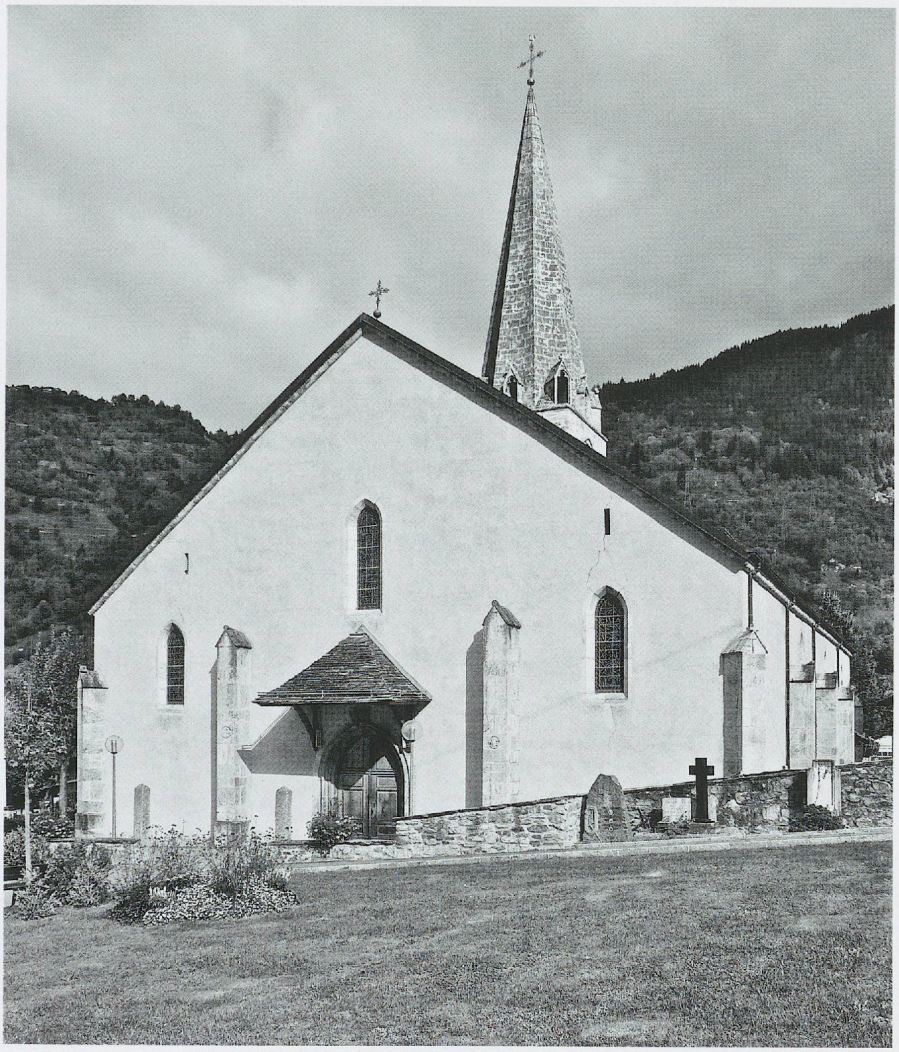


Fig. 837. L'église Saint-Maurice du Châble. La rare façade sans clocher-porche (photo MG, 2011).

Une façade «monumentale» unique?

Dans la région, rares sont les façades d'église à trois vaisseaux qui sont conservées dans leur état primitif et qui, à l'instar de celle du Châble, ne comportent pas de clochers-porches. Cette dernière, par son pignon unique, son caractère trapu et son homogénéité, trahit bien la présence d'une église de type «Stufenhalle», que confirment la subdivision par deux contreforts et la disposition pyramidale de ses trois baies étroites, exceptionnellement ici en simples lancettes (fig. 837).

A la fin du Moyen Age dans nos régions, les clochers en façade étant le plus souvent des clochers-porches empêchent le déploiement monumental des façades de ce type d'églises développées (Saint-Aubin-en-Vully, Montreux, Sion, Vevey, Saint-Saphorin-Lavaux, La Sagne); ou bien elles sont implantées de telle façon qu'elles ne peuvent servir à l'entrée principale (Bienne, Estavayer) (voir fig. 447); ou encore elles ont été modernisées (Saint-Claude, Môtiers-Travers). Il faut aller jusqu'à Chambéry et à Annecy, dans des églises d'ordres mendiants pourtant, pour rencontrer des cas bien plus spectaculaires de ce type! (voir fig. 177 et 1117).

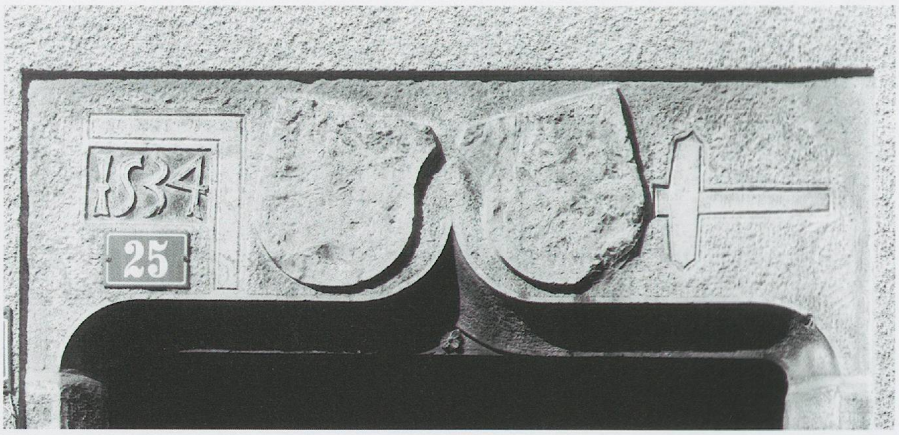


Fig. 838 a. Aigle, rue du Bourg, n° 25. Le linteau de la porte de l'ancienne maison de Pierre ou Jacques Guigoz, 1534 (photo Claude Bornand).

En 1519, Pierre Guigoz habite non plus à Ollon mais à Aigle, où on le retrouve explicitement en 1529, en 1531, en 1543, mais plus en 1550[65]. Son activité de maçon, qui est encore attestée en 1529 en Bas-Valais à la chapelle de Toutes-Âmes de Sembrancher[66], dure en tout cas jusqu'en 1547–1548 à Aigle même[67]. Il mourut donc vraisemblablement entre 1547/1548 et 1550, à un âge assez avancé puisqu'il était déjà maître d'œuvre en 1503.

Jacques Guigoz, d'Aigle. – Pierre avait fait souche à Aigle: c'est peut-être son fils *Jacques Guigoz* – devenu parfois Guyoz – qui, dès 1531, est attesté également comme maître maçon et tailleur de pierre, et qui, comme sculpteur cette fois-ci, exécute pour la ville de Morges en 1545 une fontaine monumentale, avec sa statue de banneret portant les armes municipales, actuellement détruite et connue seulement par une ancienne gravure (fig. 839), et, en 1557, à Lausanne, le bassin de celle de la Palud, remplacé en 1726[68]. Il travailla pour les Bernois, à Aigle, de 1544–1545 jusqu'à 1559–1560, construisant notamment une voûte dans la grande tour du château en 1555[69], et il dut exécuter en ville de nombreux travaux, comme le linteau sculpté d'écus armoriés (Praroman et inconnus) avec la date 1545 au n° 5 de la rue du Midi[70] (fig. 838b). Bourgeois d'AigIe en 1545 en tout cas, il en fut même élu syndic en 1553 et son fils, Bernard, y devint notaire[71].

Les outils de tailleur de pierre et d'architecte, l'équerre et le marteau, se voient encore sur le linteau de la porte de la maison n° 25 de la rue du Bourg à Aigle, avec la date de 1534 et deux écus malheureusement martelés

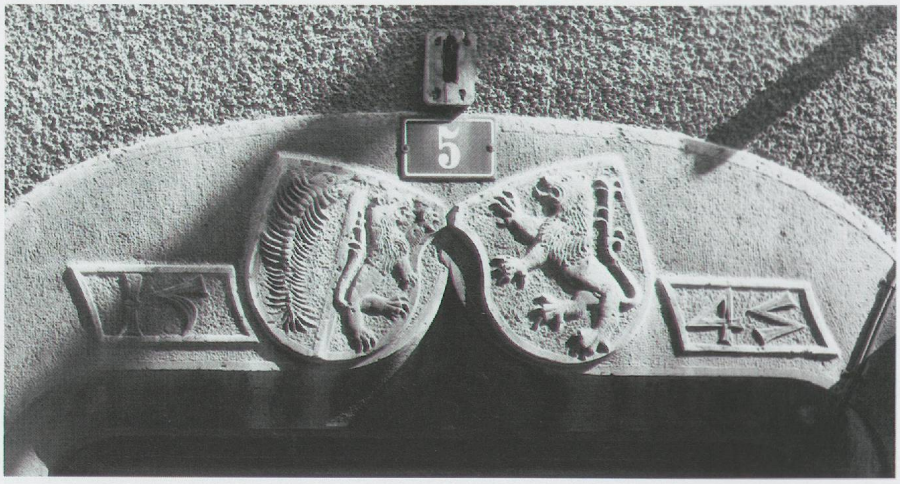


Fig. 838 b. Aigle, rue du Midi, n° 5. Le linteau d'une porte aux armes de Praroman et inconnues, 1545, attribuable à Jacques Guigoz, 1534 (photo Claude Bornand).

Fig. 839. Morges, Grand-Rue. La fontaine du Banneret, avec statue, de 1545, par Jacques Guigoz, selon une ancienne gravure (Musée de l'Elysée, Lausanne).

(fig. 838 a): ils pourraient bien indiquer la demeure de Pierre Guigoz – d'autant plus qu'on retrouve sur le chanfrein du montant gauche, estompé, le congé à motif sculpté d'une feuille dressée dont nous avons déjà parlé à propos d'Ollon – soit, à défaut, de Jacques Guigoz, tous les deux habitant effectivement au «Plan d'Aigle», en plein milieu du Bourg, comme nous l'apprennent les textes[72].

La propension à la sculpture sur pierre était déjà bien vivante chez l'auteur de la chapelle de Chastonay à Ollon en 1512 et de la nef du Châble de 1520 – qu'on pense aux têtes qui y sont représentées – et l'évolution qu'on constate chez Antoine Lagniaz d'Orbe, maçon devenu aussi sculpteur de fontaines[73], se renouvelle ici mais reportée sur deux générations, si, comme il est loisible de le supposer, Jacques est bien le fils de Pierre Guigoz. Dans cet ordre d'idées, ne pourrait-on pas attribuer à Jacques Guigoz la confection du buste en terre cuite polychrome du réformateur Guillaume Farel qui passe parfois pour avoir été sculpté vers 1549 à Aigle, si cette date et cette origine étaient vraiment confirmées[74]?

Fig. 840. L'église Saint-Victor d'Ollon. La clef de voûte aux armes de Chastonay, vers 1496 (?), attribuable à Jacques Perrier (photo MG, 1969).

Jacques Perrier, de Saint-Maurice, et les églises d'Ollon et de Villeneuve

De longues recherches ont fini par nous apprendre que Jacques Perrier, qu'on appelait tout simplement *Jacques de Saint-Maurice* en 1521-1522, est bien en réalité originaire de «Cusy dans le diocèse de Genève», soit le plus vraisemblablement de l'ancienne paroisse de ce nom voisine d'Hermance GE, actuellement dans la commune de Chens, en Chablais savoyard, plutôt que de Cusy en Albanais, dans le même diocèse. Mais il était déjà bourgeois de Saint-Maurice d'Agaune en 1506 et y est encore attesté comme propriétaire en 1520[75].

Le chœur de Saint-Victor d'Ollon. – Jacques Perrier apparaît pour la première fois en 1496 à Ollon, avec deux compatriotes de Cusy, eux aussi «maîtres maçons», Etienne Perrier, un parent sans doute, et Jean Voulteret: ils y sont témoins d'un acte concernant la fondation d'une chapelle de l'église paroissiale Saint-Victor[76]. Des rapports stylistiques évidents avec des parties de l'église Saint-Paul de Villeneuve qui sont de sa propre main, comme nous allons le voir, permettent de lui attribuer la reconstruction du chœur de l'église d'Ollon justement, exceptionnellement vaste, formant un carré de 10 mètres de côté environ, voûté d'une seule croisée d'ogives avec formerets sur colonnes engagées sans chapiteaux et à bases cylindriques, qu'une tradition, appuyée sur une ancienne date effacée, reprise par Albert Naef, fait remonter à l'année 1496 précisément[77]. La clef circulaire à anneau torsadé montre un écu simple aux armes de la famille de Chastonay, qui dut participer à ce chantier (fig. 840). Le très grand arc triomphal a conservé la rainure qui recevait les grilles et les traces bûchées des murets sur lesquels elles reposaient.

Le chevet est lesté de contreforts obliques en bâtière qui sont, exceptionnellement pour nos régions, chevauchés par des bustes-acrotères, d'une sculpture rude mais attachante par la présence humaine qu'ils offrent (fig. 841, et voir vignette p. 459).

Fig. 841. L'église Saint-Victor d'Ollon. Le buste-acrotère du contrefort sud du chœur, vers 1496 (?), attribuable à Jacques Perrier (photo Claude Bornand).

Fig. 842. L'église Saint-Paul de Villeneuve. Le buste-acrotère du contrefort sud-ouest de la nef, 1506/1510, par Jacques Perrier (photo Claude Bornand).

Fig. 843. L'église Saint-Paul de Villeneuve. Vue de l'intérieur vers le sud-est (photo Claude Bornand).

Les voûtes de la nef de Saint-Paul à Villeneuve. – De 1506 à 1510, comme le prouvent la convention de construction (Documents, n° 10), un compte de 1511 et la date de 1510 sculptée sur une clef de voûte, Perrier édifia les croisées d'ogives des trois anciens vaisseaux reposant sur des culots à la paroissiale Saint-Paul de Villeneuve[78], dont le gros œuvre et une partie des voûtes du chevet datent probablement du premier quart du XIIIe siècle et la croisée d'ogives du «transept» certainement du 3e quart du XIVe siècle[79] (fig. 843). Il y monte des contreforts où se voit une réplique des bustes-acrotères d'Ollon (fig. 842), et y exécute des clefs de voûtes festonnées à décoration héraldique (armes de Savoie et de Gingins) (fig. 844) ou surtout épigraphique («MVCX»; ihs; AVE MARIA; GRATIA PLENA). Il y perce aussi des fenêtres en simples lancettes bien ébrasées. Suivant bien la convention, les voûtains et les nervures sont en tuf et les culots, les contreforts, les fenêtres, en pierre dure des carrières d'Arvel, toutes proches.

Il est à noter que ce chantier du gothique flamboyant est, avant même la chapelle de la Vierge à Orbe (1855), l'un des premiers documentés par des dessins de détails, ici dus à Jean-Daniel Blavignac et publiés en 1853 déjà[80].

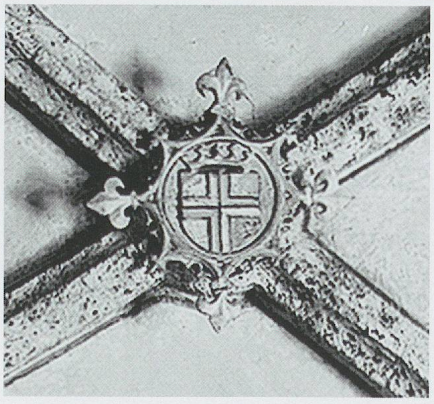


Fig. 844. L'église Saint-Paul de Villeneuve. La clef de voûte de la nef aux armes de Savoie, vers 1510, par Jacques Perrier (photo Claude Bornand).

Sous le nom de «maître Jacques de Saint-Maurice», Perrier vient, en 1521–1522, comme expert, donner le travail de la nouvelle nef de Saint-Martin de Vevey[81]: cette dernière mention prouve que sa notoriété devait être grande alors et que son activité s'étend en tout cas sur un quart de siècle.

Quant à *Etienne Perrier*, collaborateur de Jacques en 1496 apparemment, faut-il l'identifier à cet Etienne Pellier qui, en 1511, se vit préférer Guillaume Mathiot, de Boudry, pour la construction de la nouvelle église des Brenets (voir fig. 724-725)? On ne dispose vraiment pas d'éléments suffisants pour le dire, mais cela ne peut être exclu d'emblée.

On peut encore moins exclure que le maître *Jacques Perryn*, qui rénova en 1527 le chœur de *Saint-Laurent de Saillon* VS, ait été le maçon Jacques Perrier de Saint-Maurice lui-même[82]. Ancienne paroissiale réduite en simple chapelle par la conservation de son chœur seul, elle est modeste – 5,50 m sur 4,50 dans œuvre – et se voûte d'une croisée d'ogives à simples cavets, retombant avec ses formerets sur des culots prismatiques plus ou moins développés.

Conclusion. – Au terme de ce chapitre, nous pouvons dire que, dès le milieu du XVe siècle, la main-d'œuvre installée dans le Vieux-Chablais suffit pratiquement à tous les besoins de construction locaux et même à ceux d'une partie du Bas-Valais. C'est ce qui explique sans doute le hiatus qui semble se créer avec les réalisations architecturales du Haut-Valais et du Valais central, en majorité monopolisées au XVIe siècle par l'atelier d'Ulrich Ruffiner, qui y imprime une inspiration beaucoup plus germanique mais déjà touchée par le goût de la Renaissance. Nuançons pourtant ce propos: cela ne veut pas dire que Ruffiner n'a pas travaillé dans le Vieux-Chablais, mais sa descente comme ingénieur jusqu'au château de Saint-Maurice en 1523 n'a guère eu d'effets encore manifestes[83]; à l'inverse, cela ne signifie pas non plus que les maçons-architectes du Vieux-Chablais n'ont pas travaillé dans le Valais central, *Jean Voulteret* et Jacques Perrier pouvant être avec *Marc Fichet* les auteurs présumés, selon Gaëtan Cassina, de l'«aula nova» de la maison Supersaxo à Sion même, vers 1501[84].

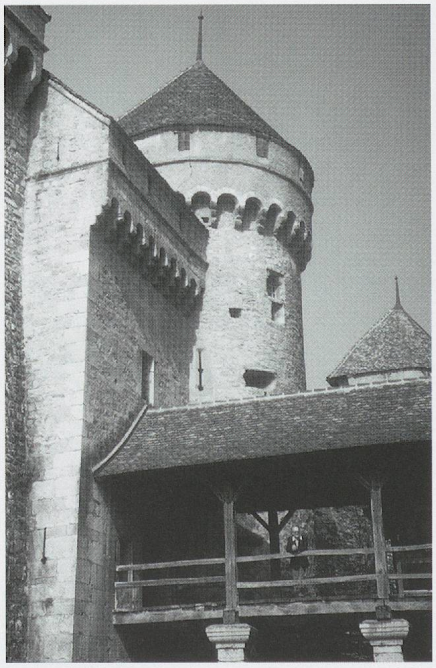


Fig. 845. Le château de Chillon. L'entrée extérieure, appelée «belluard», avec sa bretèche, par Jean Panietti et Petremand Bochat, vers 1485 (photo MG, 1972).

Une explication complémentaire de cette différence peut se trouver dans un penchant prononcé du Vieux-Chablais pour une architecture simple et équilibrée, fort éloignée des raffinements architecturaux et décoratifs des Ruffiner, mais aimant le bel ouvrage de pierre de taille. Ce goût, sans doute inné, qui s'était déjà exprimé à l'admirable tour de château de Saint-Triphon au XIIIe siècle[85], est l'un des corollaires de l'utilisation des pierres chablaisiennes, très dures; il a pu être renforcé par l'arrivée de maîtres venus du fertile «foyer» artistique genevois, comme Jacques Perrier et Jean Voulteret, dont nous venons de parler, et des deux autres maîtres suivants.

Jean Panietti et *Petremand Bochat*, originaires, comme ce même Perrier, de Cusy, près d'Hermance, et habitants en 1485 à Villeneuve, paraissent avoir travaillé dans le génie civil et l'architecture militaire; ce sont eux assurément, comme le disait déjà Albert Naef, qui ont édifié ensemble vers 1485 le nouveau portail extérieur, appelé «belluard», au château de Chillon, ouvrage simple très soigné à parement de pierre de taille, surplombé de mâchicoulis, qui contraste avec le reste de la forteresse[86] (fig. 845), et c'est le premier, seul, qui reconstruisit en partie le pont de pierre de Saint-Maurice en 1490–1491 et qui est attesté encore en 1503 comme habitant de Saint-Maurice[87]. Mais cet apport «genevois» qui se fond au goût chablaisien eut lieu avant que ne sortent de la métropole artistique du bout du lac et de son orbite des maçons imbus de créations flamboyantes plus ornées ou plus complexes, comme *Aymonet de Challie* déjà un peu, mais surtout *Jean Contoz* et *François de Curtine*, qui font d'ailleurs une concurrence directe aux maîtres du Vieux-

Chablais sur les marches de Lavaux et dans le Haut-Léman, à Saint-Saphorin, à Montreux, sans doute à Villeneuve (hôpital) et certainement à Vevey, comme il est dit plus haut (pp. 198 sq. et 211 sq.).

Cependant, insistons encore là-dessus, cette simplicité fondamentale n'est pas forcément un dépouillement total aboutissant à une sécheresse caractérisée ou à une carence d'esprit créateur: d'abord elle se complète de détails ornementaux assez abondants compte tenu de la dureté de la pierre utilisée, comme nous l'avons vu avec Vaulet-Dunoyer, Perrier et Guigoz; et, de plus, elle trouve dans la personnalité de Vaulet même un maître d'œuvre non seulement ouvert aux modes pour autant qu'on peut en juger, mais aimant à créer lui-même ou à parfaire à sa manière des dispositions «classiques», sachant allier sobriété et élégance, et qui fut, il faut le répéter, l'un des plus géniaux créateurs de clochers, méritant bien, à notre avis, d'être appelé le «maître des beaux clochers»[88].

A tous ces maçons-architectes chablaisiens qui travaillent sur la côte lémanique, il nous paraît juste d'ajouter encore un cas très particulier, celui d'un autre maçon issu des chantiers «valsésiens» du Valais central, qui n'est certainement pas d'origine alémanique mais locale, puisqu'il est «citoyen de Sion» et porte deux noms bien «français».

Maître Pierre Soppaz alias Marichaux, de Sion, et le clocher de l'église de Cully

La reconstruction du clocher de *Saint-Etienne de Cully*, toujours bien implanté sur l'ancien chœur de l'ancienne église, seul vestige du Moyen Age, était déjà envisagée en 1520 et fut entreprise vers 1521 par le maître maçon Pierre Soppaz (Suppat)[89]. Cas exceptionnel ici, ce clocher est entièrement revêtu d'un parement de tuf, harmonieux voire élégant malgré sa sobriété, percé simplement, sur chaque face, d'une grande baie en arc brisé fortement ébrasé et reposant sur un cordon continu (fig. 846-847). La pierre provient des tuffières du Chablais savoyard, de l'autre côté du lac, et plus précisément des carrières du Bryt, vers la Grande Rive, près d'Evian, dès la fin avril 1521, selon la convention passée avec les propriétaires[90] (voir *Documents*, p. 697, n° 17). L'extraction continue en 1522 et l'on dresse seulement alors les «ponts» pour élever le clocher[91]. Une convention notariée indique que, peu après Pâques 1523, Pierre Marichaux alias Soppaz s'engage encore à travailler avec deux ouvriers au clocher, tant pour la taille des pierres que pour leur mise en œuvre (voir *Documents*, p. 697, n° 18), travail qui doit se terminer alors, puisque l'année suivante, d'après les comptes communaux, on ne s'occupe plus que de la «chambre des cloches»[92].

De ce maçon-architecte, sans doute réputé, on sait en tout cas qu'il n'est pas de la région même, puisqu'en juillet ou en août 1521, il retourne «vers sa maison» avec une gratification de la ville[93]. Etant donné l'exception que représente le matériau utilisé comme parement à Cully, il est tentant d'en faire l'œuvre d'un artisan spécialisé. Il est donc plausible de penser que Pierre Soppaz en activité à Cully, où il n'a d'ailleurs pas l'occasion de manifester d'éventuels talents de sculpteur, n'est autre que le «maître *lathomus Pierre Sapaz*», attesté à Sion et comme citoyen de cette ville en 1501[94]. Il y a certainement participé à la réédification du chœur de Saint-Théodule, qui constitue, après l'achèvement de la cathédrale voisine, le grand chantier sédunois (fin XVe s.-1514), mais d'obédience valsésienne, «entièrement appareillé en tuf et en cornieule» justement[95]. Il est à noter d'ailleurs que les Valsésiens utilisent parfois le tuf sur le Plateau suisse lui-même, comme à Oberbalm BE en 1509, si notre identification de ses maîtres est acceptable (voir p. 538).

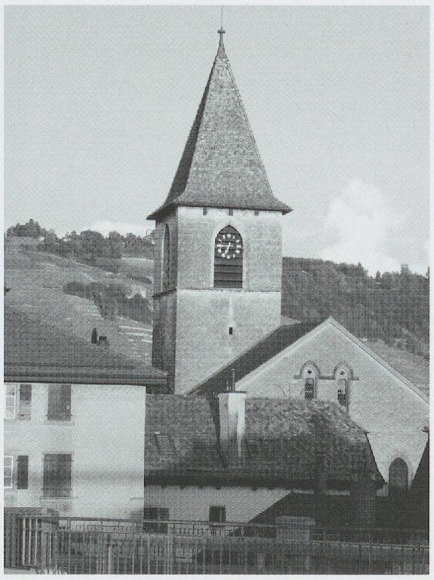


Fig. 846. L'église Saint-Etienne de Cully. Le clocher en tuf de 1521-1523 par Pierre Soppaz alias Marichaux, de Sion: la face ouest (photo MG, 2014).

Fig. 847. L'église Saint-Etienne de Cully. Le haut du clocher en tuf de 1521–1523 par Pierre Soppaz, de Sion (photo MF, 2010).

Le décor sculpté des escaliers civils

Le fait qu'Aymon Sordet, l'un des notables, dont le père, qui portait le même prénom sans doute, avait déjà choisi sa sépulture en 1517 dans l'église de Cully, dans la tombe de ses ancêtres devant la chapelle Saint-Eloi[96], s'occupe, au nom de la ville, des travaux de 1521 et 1522 dont il est question ici et qu'il fait édifier en même temps sa maison toute proche (rue du Temple, 10), comme l'indique une inscription sur le linteau de la porte de l'escalier en vis avec une date et ses initiales – «1521» et «A[YM]O S[ORDET]» (fig. 849) – aurait pu inciter à croire que Pierre Soppaz était également son constructeur. Pourtant ce n'est assurément pas le cas: son escalier en vis est, par exception et comme ceux du château épiscopal de Glérolles (voir fig. 389 et 983) et de la maison de Lutry (le Montauban) à Avenches[97], délicatement orné de sculptures en molasse, ici dans les encorbellements des angles intérieurs (fig. 848). En revanche les matériaux et la conception de ces derniers sont si divergents du clocher de Cully qu'ils interdisent cette hypothèse. Cet ouvrage civil serait plutôt à ranger dans la catégorie des productions «genevoises».

Fig. 848. La maison d'Aymon Sordet à Cully. Un des encorbellements d'angle sculptés de la tour d'escaliers (photo MG, 1980).

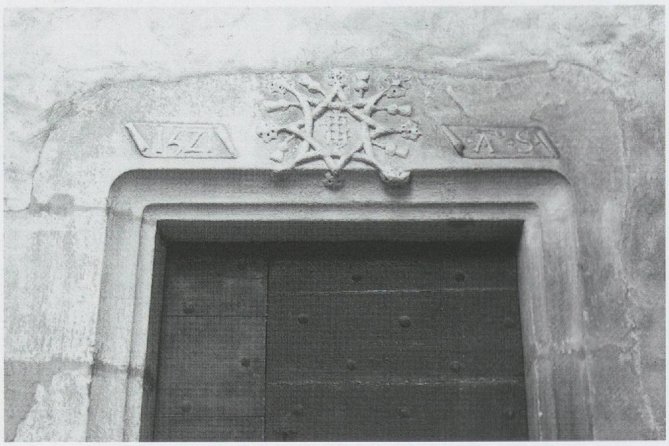



Fig. 849. La maison d'Aymon Sordet à Cully. L'inscription de la porte d'entrée de la tour d'escaliers (photo MG, 2014).